1872 JUIN 6 N° 4

L'ESPAGNE NOUVELLE

PRIX D'ABONNEMENT: Madrid, 3 pesetas par mois.—Provinces, 12 pesetas trimestre; 24 pesetas six mois; 48 pesetas par an.—Etranger, 15 francs trimestre; 30 francs six mois; 60 francs par an.—Colonies et Amérique, 20 pesetas trimestre; 40 pesetas six mois; 80 pesetas par an.

REDACTION ET ADMINISTRATION
Calle de las Hileras, núm. 16. — Madrid.

Annonces: La petite ligne, 25 centimes de peseta ou de franc.
Réclames avant les annonces: Una peseta ou 1 franc la ligne.
Réclames dans le corps du Journal: 3 pesetas ou 3 francs la ligne.

BULLETIN POLITIQUE

INTÉRIEUR

Le Sénat a continué, dans sa séance d'hier, les débats sur la proposition, tendant à approuver la conduite du maréchal Serrano en qualité de général en chef de l'armée du Nord.

Toute la séance a été occupée par un discours du général Córdova, ex-ministre de la Guerre, sous l'administration présidée par M. Ruiz Zorrilla, et par un discours du général Zabala.

Nos lecteurs trouveront plus loin l'analyse de ces discours.

Pour activer les débats de toutes les questions à l'ordre du jour et aborder plus promptement les questions financières, le Congrès des députés tiendra, à partir d'aujourd'hui, deux séances; malgré celà, il est douteux que les budgets puissent être amplement discutés d'ici au 30 de ce mois, jour où se termine l'année économique.

S'il faut s'en rapporter à des journaux qui ne sauraient être considérés comme dévoués à la cause de D. Cárlos, 1.500 carlistes seulement auraient profité en Biscaye des bénéfices de la convention d'Amorevieta et déposé leurs armes. Le chef carliste Calle et son fils, coupables aux yeux de leurs coréligionnaires d'avoir profité de l'amnistie, ont été faits prisonniers par la bande de Vélasco et fusillés.

Le journal *El Universal* dit que des nouvelles importantes sont arrivées de la Catalogne où le mouvement carliste aurait pris un caractère plus accentué. Des renforts envoyés de Saragosse sont partis pour Barcelonne.

Tout fait supposer que le parti radical ne tardera pas à abandonner les Cortès, suivant en celà l'exemple que lui a donné son chef, M. Ruiz Zorrilla.

Quant aux républicains, rien n'est encore définitivement décidé à ce sujet: la plupart des journaux du parti ne cessent de proclamer la politique d'abstention, d'accord en celà avec les cercles et comités de Madrid et des provinces; mais il parait que MM. Emile Castelar et Pi y Margall, les deux chefs principaux du parti républicain, sont opposés à l'adoption de cette politique.

LA PEINE DE MORT

M. Becerra s'est étonné, hier, au Congrès, qu'on n'eût point encore réclamé l'abolition de la peine capitale.

Nous tous que préoccupe la solution des grands problèmes sociaux, nous avons souvent élevé la voix contre ce droit inique que s'arrogent certains juges, faillibles et vicieux comme tous les hommes, au nom de principes anti-humanitaires et anti-chrétiens.

Nous ne parlerons pas de la peine de mort en matière politique, car nous ne pouvons admettre, et les esprits impartiaux n'admettront pas plus que nous, qu'il soit permis aux partisans d'un régime quelconque de condamner des convictions contraires aux leurs. Accepter une telle monstruosité, serait rayer du monde la première des libertés:—la liberté de conscience.

Descendons des hauteurs de la politique dans les bas-fonds du crime.

Voici un malheureux qui, poussé par la faim ou des passions mauvaises, dont personne n'est exempt, se tapit dans l'ombre et, la main crispée sur son poignard, attend un voyageur attardé. Il a la fièvre, il a le délire, ce misérable, il est fou!—oui, il est fou, momentanément du moins, tous les aliénistes l'affirmeront. La haine, ou tout autre sentiment impétueux, bouillonne dans son cerveau. Il frappe, il tue. Vous le traînez devant les tribunaux, c'est bien. Vous lui infligez un châtiment qui lui enlève désormais la possibilité de nuire à ses semblables, c'est bien encore.

Mais vous, qui personnifiez la justice, vous, que votre caractère sacré place au-dessus de toute passion, vous vous réunissez un petit nombre et, sans écouter les cris de pitié qui s'échappent de vos cœurs, vous frappez aussi, vous tuez froidement, sourds au sanglot humain!..

Ah! messieurs, rappelez-vous les têtes innocentes qui sont tombées sous le couperet de vos bourreaux, relisez les sublimes préceptes du plus grand des réformateurs, et supprimez vos odieuses machines de mort.

Les exécutions n'ont pas même l'excuse d'un grand exemple de moralité. Non, elles sont, au contraire, profondément immorales. L'assassin, qui se sait l'objet de l'attention générale, le héros du jour, monte d'un pas ferme les degrés de l'échafaud, et il expire sans faiblesse au milieu des quolibets d'une foule composée, en majeure partie, de femmes du peuple qui se dressent sur la pointe du pied, pour mieux voir, et de grandes dames nonchalemment étendues dans leur voiture armoriée, comme dans une loge de spectacle.

Sachez bien que dans les pays où la peine de mort est abolie, le nombre des criminels n'est pas plus élevé qu'ailleurs. On y voit même beaucoup de ces hommes se repentir et s'attacher, par une vie de dévoûment et de travail, à faire oublier des heures d'égarement.

Nous n'avons le droit de refuser le repentir à personne, pas plus que nous n'avons le droit de trancher une existence qui n'appartient qu'à Dieu.

P.-L. Imbert.

LES SAUTEURS

Les avantages que procurent le pouvoir et l'administration des intérêts généraux inspirent à tous les hommes le desir de se perpétuer en charge; et s'ils étaient travaillés d'une maladie chronique que la continuité du pouvoir pût seule guérir, ils ne seraient certainement pas plus âpres à retenir l'autorité, une fois qu'ils en jouissent.

(Aristote, *Politique*, liv. III.)

Le chat de Mahomet retombait toujours sur ses pattes. Il est vrai que les chats les plus vulgaires sont doués de la même adresse. On les jette en l'air, très haut, on les précipite d'un cinquième, n'importe: ils se contournent, cabriolent, s'arrangent de manière à frapper le sol de leurs jarrets flexibles, sans se faire aucun mal.

Les clowns et certains hommes politiques ont le même privilége. Nous laisserons les premiers au cirque Price pour ne nous occuper que des seconds.

On les voit, ces hommes habiles, sauter sur le tremplin de l'actualité, bondir aux charges les plus élevées, s'léancer des cortès au ministère, comme Léotard d'un trapèze à l'autre. On les suit, anxieux, à travers l'espace. Tout à coup, la corde se rompt, les spectateurs poussent un cri...Rassurez-vous, bonnes gens, les gymnasiarques qui font leurs exercices à cinquante mètres au-dessus du sol, ont la précaution de tendre un filet sous eux, pour amortir les chûtes. Les sauteurs politiques ont une égale prudence pour parer aux secousses terribles des fureurs révolutionnaires. Lorsque vous les croyez à terre, broyés, sanglants, ils volent encore, ils volent toujours, celui-ci semblable à l'oiseau, celui-là pareil au pick-pocket.

Il n'est pas un tour qui ne leur soit familier, pas une ruse qu'ils n'aient profondément étudiée. Ils connaissent toutes les ficelles et tous les trucs. Ils seraient capables, si on leur tranchait la tête, de la ramasser et de la mettre dans un panier, à l'exemple de sainte Quiterie, puis de continuer tranquillement leur genre de «travail.»

Ils servent, en apparence, tous les gouvernements, tous les partis, toutes les causes, mais ne sont, en réalité, que les serviteurs d'eux-mêmes. Aussi les voit-on se transformer d'isabellistes en progressistes, de progressistes en unionistes, d'unionistes en n'importe quoi. Ils ne sont rien, à la condition d'être tout. Ils veulent le pouvoir, s'inquiétant peu du reste.

Qu'est l'honnêteté? se disent-ils. La vertu des imbéciles; une pierre d'achoppement.

Qu'est le savoir-faire? Le talent des hommes d'esprit; la pierre philosophale des tartuffes.

Foin de l'honnêteté!

Vive le savoir-faire!

Soyons banquistes. Les charlatans amassent de grosses fortunes. Montons sur une voiture attelée de six chevaux enrubannés, battons la caisse, jouons de la clarinette et du cor, parlons en augures, à double-sens, ce qui ne peut compromettre, exploitons l'idiotisme, sautons, et après nous sauteront les moutons de Panurge!

Et ils sautent sans cesse, et la bêtise humaine saute toujours après eux.

Il y a des gens qui n'ont pas de chance et se noieraient dans le Manzanarès, s'ils y tombaient, quoiqu'il n'y ait pas d'eau. Les sauteurs politiques, hommes doublés d'Escobar, ont toutes les chances et se tirent des plus mauvais pas.

Ces faits seraient très plaisants s'ils ne se produisaient qu'en un pays; mais ils s'étendent à presque toute l'Europe. Quand la bouffonnerie se généralise, elle devient lugubre; quand elle persiste, elle tue la raison des individus et la moralité des peuples. Les orgues de barbarie, que de méchants drôles jouaient à toute heure sous les fenêtres de rrick, rendirent fou furieux le spirituelca Garicaturiste du *Punch*. Les cascades policières de certains bilboquets ont corrompu la majorité des nations.

Les sauteurs politiques, c'est triste à dire, sont, de tous les hommes publics, ceux qui jouissent du plus grand crédit, parce qu'ils se maintiennent le plus long temps au pouvoir. Sans foi, sans conscience, que leur importe la forme gouvernementale qui régit nos institutions? Ils prêtent serment à la royauté: la royauté tombe, ils tombent avec elle; mais, pareils à ces jouets en caoutchouc que leur centre de gravité remet toujours dans leur assiette, ils se retrouvent aussitôt sur leurs jambes et, sans hésiter, prêtent serment à la république. Ils en imposent et s'imposent, comme si, tout à coup, le bon sens national s'en allait par télégraphe aux petites-maisons.

Ah! saisissons d'une main virile le fouet de juvénal et frappons sans pitié, chassons ces saltimbanques qui nous déshonorent. Les seules charges dont ils soient dignes, leur seront décernées à la cour de Mabel Gray, la reine de tous les bohémiens de la Grande Bretagne!

P. L. Imbert.

CORTÈS

SENAT.

PRÉSIDENCE DE MR. DE SANTA CRUZ.

Séance du 5 Juin.

L'ordre du jour continue le débat commencé sur la proposition de Mr. Montejo. Le général Cordova prend la parole.

L'orateur, abordant le traité ou la convention d'Amorevieta, dit que le devoir d'un général en campagne est d'abord de vaincre autant que la victoire est possible, ensuite de conserver l'armée qui lui est confiée. Mais que, lorsqu'il s'agit d'entrer en négociations et surtout lorsqu'il s'agit de signer un traité tel que celui qui occupe le Sénat, le général ne doit ni ne peut le faire sans y être autorisé par son gouvernement.

A l'appui de son assertion, le général cite sa propre conduite en Catalogne, où il accorda l'amnistie à divers chefs carlistes, mais toujours après en avoir obtenu l'autorisation préalable du maréchal Narvaez, président du Cabinet.

Il cite encore la conduite de la reddition de Sedan et de celle de Paris, qui ne furent acceptées qu'après l'avis de M. de Bismark.

Passant ensuite au duc de la Victoire, il prouve qu'il ne signe le traité de Vergara, que d'après les instructions qui lui avaient été données par le gouvernement de la nation.

Après avoir cité tous ces faits historiques, l'orateur demande si M. le maréchal Serrano avait, pour agir comme il l'a fait, des instructions politiques du cabinet, car, ajoute-t-il, je regarderais comme une faute grave que le gouvernement ne les lui eût pas données.

Il fait ressortir la contradiction patente qui existe entre la clémence du duc de la Torre et les menaces de répression impitoyable que l'on trouve dans le discours de la couronne. Il part de là pour conclure que le gouvernement ne pouvait avoir donné au général des instructions pour agir comme il l'a fait. Mais que malgré le mauvais effet qu'a produit sur lui, aussi bien que sur ses amis, le traité de la capitulation d'Amoravieta, il est tout prêt à l'accepter si, par ce moyen, l'on a mis fin à la guerre civile, si les insurgés ont rendu toutes les armes, car s'il n'en est pas ainsi, ils pourront les ressaisir à la première occasion.

On a affirmé ici, dit-il, que les carlistes armés étaient au nombre de 25 mille. Si 5.000 seulement ont mis bas les armes, n'avons-nous pas tout à craindre des 20.000 qui sont en armes ou les tiennent en leur pouvoir?

En outre, nous n'avons, de la part des insurgés, d'autre garantie que celle de quelques personnes respectables, à la vérité, mais qui n'engagent point le pays basque au même degré que le traité engage notre gouvernement. L'orateur se plaint qu'ici l'on n'exige jamais aucune responsabilité des ministres de la couronne. Il affirme que la liberté du pays et l'existence de certaines institutions sont compromises dans cette question.

Faisant l'histoire de l'insurrection, le général Cordova se plaint de ce que le ministre de la guerre n'eût envoyé tout d'abord que peu de forces contre les insurgés, lorsqu'il eût fallu les écraser sur-le-champ.

Il termine, enfin, en émettant un doute relativement au paiement de l'indemnité par les insurgés. D'après lui, l'argent sortira des caisses de l'Etat.

M. Zabala, marquis de Sierra-Bullones, demande la parole. Il prouve qu'aux premiers symptômes d'agitation dans le pays Basque, le gouvernement avait d'abord renforcé les garnisons, puis y avait envoyé des forces imposantes. Il part de là pour faire l'éloge de la troupe et des chefs qui résistèrent à toutes les séductions du parti carliste.

M. Zabala établit ensuite la différence qui existe entre le traité de Amorevieta et celui de

FEUILLETON.

LA SIGEA.

PAR Mme. CAROLINA CORONADO.

—Si quelqu'un eût parlé, Catherine, aurait-il encore sa langue?... Etres stupides! poursuivit le poète avec un rire amer, ils ont richesse et puissance, et ils m'abhorrent parceque je ne consacre pas ma muse aux louanges de leurs noms! Que leur ai-je demandé, moi, pour être l'instrument de leur vanité?

—Ne t'irrite pas. Camoëns.

—Si, car je m'irrite justement; car je ne peux châtier leurs injures; car ils se cachent quand je les cherche; car ils m'envoient leurs esclaves quand je les défie; car ils disent qu'ils sont nobles, et ils ne sont que...

—Silence, Camoëns, silence!

—Ils ont noyé d'amertume ma jeunesse; ils ont fait naitre la haine où germait l'amour... Ah! j'ai tant souffert!

Camoëns appuya son bras contre la grille, pencha la tête sur sa poitrine et s'abîma dans les pensées qui l'assiégeaient chaque fois qu'il se trouvait auprès de Catherine. Elle voulut le consoler; il la repoussa. La présence de sa bien-aimée irritait toujours les plaies que les courtisans avaient ouvertes dans son âme. Quoique Catherine ne l'accuillît jamais qu'avec tendresse, il prenait devant elle un ton altier et même dur, de peur de paraître s'humilier.

Les épithètes de *vendeur de rimes* et de *pauvret* résonnaient sans cesse à ses oreilles. Il était dévoré du désir de se venger en acquérant gloire et richesses.

—Tu ne m'aimes pas! murmura Catherine dans un sanglot.

Camoëns frémit comme si tous ses muscles à la fois eussent subi une secousse. Il mit sa main sur le front de Catherine, et lui fit lever la tête; mais la profondeur des ténèbres ne lui permettait pas de voir ses larmes. Il frappa du pied le sol.

—Dieu des tourmentes, s'écria-t-il, eclaire-moi, fût ce à coups de foudre!

Deux ou trois éclairs consécutifs illuminèrent le visage de Catherine.

—Oh! que tu es belle! dit-il en s'exaltant par degrés. Ne pleure plus, ne pleure plus, car je t'entraînerais et t'exposerais aux périls de la mer. Ne pleure plus, car tes larmes me brûlent le cœur et m'inspirent mon propre mépris!

Il se fit tout à coup dans le jardin, du côté de la fontaine où avait été la Vénus, un bruit qui n'était pas celui du vent, mais plutôt celui d'une pierre qui roule. Catherine, effrayée, saisit le bras de Camoëns. Le jeune homme la conduisit à un arbre et la cacha entre le tronc et lui.

Le bruit cessa. Catherine voulut s'enfuir, mais Camoëns ne consentit pas à la laisser traverser seule la longue allée d'arbres; il l'accompagna jusq'à la fontaine.

—Un moment encore; arrête-toi, lui dit-il. C'est là que tu me fis l'aveu de ton amour; plus loin, près de ce saule, je baisai la mante qui couvrait à moitié ton visage... Accorde-moi un autre souvenir, permets-moi de baiser ta main!

Elle y consentit. Camoëns se retirait, ivre de bonheur, quand une vive lumière éclaira le jardin.

Le comte de Castanheira précédé de pages qui portaient des torches enflammées, s'approcha du poète et lui intima d'une voix terrible l'ordre de sortir. Catherine se jeta aux pieds de son oncle. Celui-ci l'entraîna silencieusement à sa chambre où il l'accabla d'invectives.

—Seigneur! s'ecria Catherine; percez-moi le cœur de votre épée, mais ne me demandez pas de l'oublier!

—Qu'espères-tu donc, malheureuse? repliqua le comte; qu'attends tu, si ce n'est misère et infortune?

—Seigneur, je l'aime!

Quand nous considérons l'abnégation dont quelques femmes firent preuve dans leur amour pour certains poètes; quand nous nous reportons à Laure, sacrifiant son honneur à Pétrarque, à Eléonore, bravant la colère du noble de Ferrare pour consoler le Tasse; à Catherine d'Attaide, souffrant toutes les rigueurs du mauvais sort de Camoëns; nous nous demandons si ces femmes ne sont pas venues au monde avec la mission d'aimer ces poètes, pour soutenir leur courage et leur rendre plus doux le chemin escarpé de la gloire.

Mais le comte de Castanheira ne partegeait point nos idées. Il accordait, du reste, si peu d'importance aux inspirations de Camoëns, qu'il aurait avec grand plaisir brûlé tous ses vers. Les dernières paroles de Catherine: *Seigneur, je l'aime!* l'irritèrent au lieu de l'attendrir, et il sortit en fermant la porte avec fracas.

Camoëns était revenu à la grille. Il la franchit de nouveau; mais, en prenant pied à terre, il se trouva face à face avec un homme couvert d'un large manteau, qui venait de la franchir aussi.

—Vive Dieu! cria Camoëns: vous avez sauté pas dessus la grille!

—Oui, répliqua nonchalamment l'inconnu, à votre exemple.

—Quel motif vous y a forcé?

—Et vous?

—Répondez avant d'interroger!

—Ne me demandez pas ce que je ne veux dire.

—Et bien! si vous ne voulez répondre avec la langue, répondez avec l'épée.

—Si vous l'eussiez interrogée d'abord, nous aurions épargné les paroles.

L'inconnu, en quittant son manteau, laissa tomber sur le sol un objet très lourd, dont l'obscurité empêchait de distinguer la forme.

—Mettons-nous plus à l'écart, dit Camoëns

—Je ne peux quitter cette place, répliqua son adversaire, j'ai là quelque chose de précieux.

—Alors, défendez-vous.

—Défendez-vous, vous même.

—Les épées s'entrechoquèrent dans l'ombre, mais sans résultats, jusqu'au moment ou Camoëns, profitant de la lueur d'un éclair, enfonça la sienne dan la poitrine de l'inconnu, et en brisa la pointe en la retirant.

Un gémissement et le bruit de la chûte d'un corps se firent entendre. Camoëns crut avoir tué son adversaire. Persuadé que c'était un serviteur du comte, envoyé, comme tant d'autres, pour le provoquer, il mit tanquillement au fourreau son epée rompue, fit le tour des jardins et disparut dans les rues de Lisbonne.

Les pages du comte avaient suivi sur son ordre l'audacieux poète jusqu à la grille. L'un d'eux, entendant des plaintes de l'autre côte, la franchit et vit un gentilhomme étendu à terre. Quelques gouttes du sang, qui jaillissait de sa poitrine, tachaient la tête d'une statue de marbre placée près de lui.

Le gentilhomme, très jeune, portait tout un costume de velours noir.

. . . . . .

Pendant qu'on rendait compte au palais de cet événement, le blessé était transporté dans sa chambre, et le comte de Castanheira faisait signer au roi un ordre d'arrestation contre Louis de Camoëns.

CHAPITRE VI.

LA DAME INCONNUE.

Le lendemain, avant que le soleil eût atteint la moitié de sa course, une dame couverte d'une mante se présentait dans l'antichambre de Louise Sigea. Elle était de taille moyenne, mince, gracieuse, et laissait voir sous sa jupe noire le tiers d'un pied qui ne paraissait pas être celui d'une portugaise, mais plutôt celui d'une espagnole, et d'une espagnole du midi, tant la forme en était petite et élégante.

Elle pleurait, et quand le page de la tolédane lui demanda quel nom il annoncerait à sa maîtresse, elle devint pensive, puis répondit vivement:

—Une dame inconnue.

Louise écrivait une lettre à Jean Meuricio, familier du Saint Office pour le prier, au nom de l'ancienne amitié qui l'unissait à sa famille, de daigner venir la voir.

Cette interruption la contraria, mais néanmois, elle reçut la visiteuse.

L'inconnue, sans se découvrir et d'une voix entrecoupée par les sanglots, commença par s'excuser.

—Madame, dit Louise émue, asseyez-vous et calmez votre agitation. Je constate avec peine que malgré vos douleurs, vous ne vous croyez pas dispensée avec moi de tant de cérémonies.

—Merci! répliqua la dame... Votre bonté me console. Vous pouvez tout. Vous jouissez d'une grande faveur auprès de l'infante, auprés de la reine, auprès du roi. Vous obtiendrez sa liberté.

—La liberté de qui, Madame?

—Il le blessa, poursuivit l'inconnue dominée par son émotion, parce qu'il le crut posté pour le le surprendre...

—De qui parlez-vous?

—Mais il lui dit de se défendre .. ce fut un duel... un duel, comme il en a tous les jours, sans qu'on l'entraîne en prison... Ah! plût à Dieu qu'il fût parti, n'aurais-je jamais dû le revoir!... eût-il dû m'oublier dans l'Inde!... eût-il fallu...

—Mais, madame, qui est arrêté? qui s'est battu en duel? qui doit partir?

—Croyez-vous, continua la dame avec une exaltation croissante, qu'il soit capable d'assassinat? Lui, l'honneur même; lui qui, pour avoir raison de tous les hommes, un à un, n'aurait pas besoin d'avoir recours aux expédients, car, à ar-

Vergara, dont il fut l'intermédiaire. Il s'efforce, par une longue argumentation, de prouver que le duc de la Torre avait le droit d'accorder l'amnistie aux insurgés, et que le gouvernement fait acte de sage politique en l'approuvant.

L'orateur termine par l'éloge de toutes les armes, des volontaires de la liberté et des douze bataillons de la garde nationale de Madrid, qui ont maintenu l'ordre.

Le général Cordova reprend la parole, pour affirmer qu'il n'a eu, dans son discours, nullement l'intention de blesser ni M. Zabala ni personne. Comme l'orateur s'étend là-dessus fort longuement, le président suspend la séance, et la discussion est ajournée à demain.

CONGRES

Après plusieurs interpellations d'intérêt municipal, auxquelles il est répondu, la Chambre passe à l'ordre du jour, qui est la continuation de la réponse au discours de la Couronne.

M. Ruiz Gomez, répondant aux allusions piquantes adressées dans la séance d'hier au parti radical, défend chaleureusement sa gestion administrative. Lorsque nous discuterons le budget, s'écrie-t-il, je pruverai mathématiquement a M. le ministre, que l'administration du parti radical ne mérite point la censure qui lui fut infligée hier par S. E. le ministre des Finances.

Dans cette discussion assez animée, l'orateur s'est permis quelques attaques personnelles.

M. Sagasta se lève pour y répondre. L'ex-président du dernier ministère avec été accusé d'inconséquence et de versalité politique.

M. Sagasta, avait autant de douceur que monsieur Ruiz a mis d'impétuosité dans son attaque, lui répond qu'il n'a jamais changé d'opinion, qu'il est toujours le même homme, ami de Calvo Asensio et de lui-même, M. Ruiz, son adversaire aujourd'hui. Il affirme que toute son ambition a été d'asseoir le parti radical et d'assurer par là les conquêtes de la révolution.

La discussion continue encore sur ce sujet entre les deux orateurs pendant quelques instants, puis M. Becerra prend la parole. Répondant aux observations faites hier par le ministre des finances, il commence par prouver que le cabinet actuel est une véritable Tour de Babel où personne ne s'entend. «Vous vous dites conservateurs, dit-il, et continuateurs de la politique de M. Sagasta qui se dit être progressiste-démosratique, comment accordez-vous ces contra tes?»

Il défend aussi le parti radical de l'accusation d'inconséquence qui lui a été adressée, en prouvant que les modifications dans le sens du progrès ne peuvent être qualifiées d'inconséquence.

Il part de là pour démontrer l'inconséquence du cabinet actuel. «Votre parti, dit-il, est arrivé au pouvoir en disant que le cabinet Malcampo suivrait la même politique que M. Zorilla, puis est venu M. Sagasta nous assurer qu'il suivait la même politique que M. Malcampo.

Enfin voici que M. le duc de la Torre affirme à son tour qu'il est le continuateur de M. Sagasta.

Eh bien, messieurs, je vous le demande, croyez-vous de bonne foi que vous suivez la politique de M. Zorrilla que vous accusiez d'être en intelligence avec les républicains?»

L'orateur prouve au long la différence qui existe entre le cabinet actuel et les démocrates, entre des hommes politiques tels que les présidents des trois derniers cabinets et M. Zorilla, président du ministère radical.

Enfin, il termine en invitant M. Sagasta qui se dit chef du parti progressiste, à faire un appel à son parti. «Si vous pouvez le réunir autour de vous, dit l'orateur, de manière à ce que les divers partis fonctionnent régulièrement et dans les intérêts du pays, non seulement j'y applaudirai, mais je vous aiderai de toutes mes forces pour que l'Espagne entre enfin dans une marche normale.»

M. le ministre des Finances se lève pour combattre la gestion rentistique des radicaux, mais surtout celle de la fraction économiste. S. E. s'étend sur ce point, et termine par une phrase flatteuse à l'adresse de M. Becerra, et en assurant que, dans tout son discours, il n'y a jamais eu l'intention de blesser personne.

M. Balaguer, ministre de travaux publics, répondant à une allusion de M. Becerra, affirme qu'il n'a point changé de sentiments, par le fait de se trouver dans les files des conservateurs, attendu que les hommes de ce parti soutiennent et défendent tous les principes de la révolution.

M. Mansi, membre de la commission, commence un long discours en réponse à celui de M. Becerra, dans lequel il s'efforce de prouver par des faits, que si M. Zorrilla et avec lui le parti radical tombèrent du pouvoir, c'est à lui qu'ils le doivent, puisqu'ils firent une question de cabinet de l'élection du président des Cortès. Or les Cortès élurent M. Sagasta, et M. Zorrilla qui voulait leur imposer M. Rivero, se croyant humilié, donna sa démission.

M. Sagasta appelé au Conseil de la couronne insista auprès du roi pour que M. Zorrilla entra dans le nouveau cabinet, mais le chef des radicaux continua obstinément à vouloir imposer son candidat, M. Rivero, à la chambre; il se ferma lui-même l'entrée dans le nouveau ministère. L'orateur ajoute encore quelques phrases en défense de M. Sagasta et de la majorité, puis la séance est levée à cinq heures.

M. Mansi continuera demain son discours.

INSURRECTION CARLISTE.

PARTIE OFFICIELLE.

Provinces Basques.—Dans son télégramme d'hier; le général en chef annonce, que poursuivant son mouvement par Salinas de oro et Puerto de Echauri, il était resté quelques heures en observation vers le pont de Belascoin et autres débouchés de cette vallée afin que l'ennemi pût opérer une contremarche, ensuite il avait continué la porsuite des insurgés du coté d'Echauri où il passerait la nuit.

La brigade de Primo de la Rivera, combinant ses opérations avec celle du général en chef, occupe le village d'Anoz.

Le général Moriones qui avant-hier soir passa par Pamplune, était hier à Cuarte, et se dirige à Aviz pour arrêter les factions qui marchaient sur Sada et Lumbiers.

En outre de ces forces les factions de Carasa et d'Aguirre réunies étaient poursuivies par les colonnes du Régt. de Séville et d'Almansa qui se dirigent à Montreal et par la brigade Cérutti qui passa hier Mendigorria en direction à Carrasal.

Le gouverneur militare de Guipuscoa annonce qu'il n'existe plus de faction dans le pays, et que quelques individus des bandes en fuite venaient implorer l'amnistie.

L'on reçoit la confirmation officielle que le chef de bandes Vélasco en passant près de Villareal arrêta Calle et son fils qui avaient profité de l'amnistie, et les fusilla dans l'après-midi du 3 au village d'Unza.

Attendu la distribution convenable des troupes dans les provinces, le capitaine général a établi son quartier général à Vitoria, pour mieux diriger de là les operations.

Catalogne.—Le capitaine général dans son télégramme d'hier soir, dit que le colonel Mola battit hier à Mouclus près de Saint-Jaimes la faction Nastallat en lui blessant quelques hommes, et lui faisant deux prisonniers.

Andalousie et Estramadure.—D'après une communication du juge de premier instance de Grazalema, le capitaine général annonce que dans la matinée d'avant-hier il s'organisa dans ledit village un *somaten* composé d'environ 50 paysans commandés par quelques-unes de leurs autorités. Cette petite troupe a dispersé la faction levée à Jérez; lui fit 4 prisonniers, lui prit 2 chevaux, quelques armes, et obligea le reste de la bande à se réfugier dans les montagnes.

Burgos.—Rien autre que la reddition de 21 individus, ce qui éléve à 179 le nombre de ceux qui se sont rendus.

Le reste de la Péninsule est tranquille.

PARTIE NON OFFICIELLE.

Le chef de bande Zabalo a été arrêté à Alsasua. Des bandes de dix à 12 hommes parcourent la province de Vitoria en exigeant des vivres dans les villages sur leur passage.

On écrit de Berga le 1er Juin:

«Le bruit courut dans tout l'après-midi d'hier que la bande Valls allait pénètrer dans notre ville vers la brune, une faction d'environ 90 hommes commandés par Nostallat s'établit tranquillement dans le village voisin d'Avia où elle passa la nuit sans inquiétir personne et payant très scrupuleusement tout ce qu'elle prenait. Avant de s'éloigner le chef a harangué en quelques paroles les hommes qui lui ont répondu par des vivats à Charles VII, à la Religion, et un à bas l'étranger!

Un individu qui paraissait être capitaine, était fortement garroté sur un cheval; c'était disait-on un traitre qu'on allait livrer à Castells pour qu'il décidât sur son sort.

—La troupe n'a pu retarder que d'un jour la concentration des carlistes à Caseras, d'où elles se sont dirigées à Losanès où elles se trouvent encore.

Il parait que cette bande va se réunir à celle de Quart Elles formeront alors un contingent de 350 hommes qui donneront bien de la besogne à la troupe.

Castells a dissout la bande commandée par deux chefs qui n'avaient pas sa confiance; la moitié de la bande a été réunie à la sienne et l'autre à celle d'un riche propiétaire nommé Pons qui a fait la guerre en 22, 27, 33.

On écrit au diario de Barcelona de san Felice de Guixal: Au moment où je terminr ma lettre une bande de 150 carlistes entre dans notre Ville. Ce sont tous des jeunes gens forts et agiles, mais ils sont mal armés, et ne poueraient pas soutenir un feu de quelques heures.

—D'après un journal de Lisbonne, la police a découvert dans une maison six pièces de canons rayés, et deux espingardes destinées aux carlistes. Il parait que de cette maison était sorti, quelques jours auparavant, un convoi d'armes pour l'Espagne, par le voie d'Alcochete.

—La bande républicaine de la province de Cadix est passée dans celle de Cordoue.

—Le générale Letona a été nommé chef d'Etat-major de l'armée d'opérations dans les provinces de Navarre et de Biscaye

Une personne nouvellement arrivée des provinces du Nord, dit que le bruit y court de nouveau et avec une certaine insistance, que Charles VII est mort bien réellement.

On assure aussi que Carasa fit assassiner un père et un fils avec des raffinements atroces car après avoir enfoncé à demi une bayonnette dans le corps du fils on le força à découvrir où était caché son père.

EXTÉRIEUR

TELEGRAMMES.

Washigton 4 du soir.—Le congrès a approuvé le nouveau tarif de douanes qui réduit les droits sur le coton, la laine et les métaux, l'étain excepté. Les droits sur la gomme, la paille, le verre, l'argile et les toiles cirées sont abaissés d'un 30 p 0[0 sur les droits antérieures.

L'on crée un nouveau droit de 40 0[0 sur les étoffes de lin et de chanvre, à l'exception de sacs pour emballage.

L'on fixe à 1[4 pour 0[0 le droit sur les cendres et la scude; à un de 25 pour 0[0 ceux du papier à colle, à un 5 p 0[0 ceux du ferublanc et à un 2 pour 0[0 ceux du fer et de l'étain.

Washington 5 au soir.—On assure que le ministre des affaires étrangeres des Etats-Unis et celui d'Angleterre sont convenus par le télégraphe d'ajourner le tribunal arbitre de Genève, jusqu'aprés avoir échangé par le vapeur courrier, une correspondance touchant les accords pris par le Sénat de Washignton relativement à l'affaire de l'Alabama.

Paris 5.—On a côtisé à la bourse:

Le 3 0[0 français à 55,70.

Le 5 0[0 id. à 87,00.

L'intérieur espagnol à 25 5[8.

L'extérieur id. à 30 5[8.

Londres 5.—A la première heure l'on cotisait:

L'extérieur espagnol à 30 1[2.

Le 30[0 portugais à 42 5[8.

Versailles 5, au soir.—M. Grévy a été réélu président de l'Assemblée nationale. Les sécrétaires ont étés réélus également. L'on a ajourné à demain le débat sur le projet de loi du recrutement militaire.

Auvers 5.—La bourse a côtisé: le 3 0[0 espagnol à 29, 00

Le Portugais à 41-05.

Amsterdam.—La bourse a fermé avec le 3 0[0.

Espagnol à 30 1[4.

Le Portugais à 41 5[8.

Il s'est glisé hier à cette place, par erreur d'imprimerie, un article que nous désavonons hautement.

LETTRE DE BERLIN.

Sous les lauriers de l'empire germanique une plaie est cachée, qui grandira et que découvrira l'avenir. L'Allemagne en est encore à la joie du trionphe; on se partage les indemnités de guerre et nos drapeaux; l'empereur vient d'envoyer à Cologne des canons que l'on fondra pour en faire des cloches—*ex ære capto*—à la cathédrale légendaire. L'orgueil allemand déploie dans les journaux sa pédantesque brutalité. N'importe, la plaie cachée est là, et elle grandira.

J'avais souvent entendu parler d'un livre de M. Constantin Frantz, publié à Leipzig et intitulé *la Nouvelle Allemagne* (*Das neue Deutchsland.*) Des hommes sérieux et inquiets m'avaient dit que, parmi les protestations isolées qui commençaient à se produire contre le nouvel ordre de choses, ce livre était une des plus significatives, une des mieux raisonnées. Ce livre me parait, en effet, digne de vous être signalé en France, comme il l'a été en Angleterre par plusieurs journaux, et en Suisse par la *Revue de Lausane.*

L'écrivain allemand professe cette juste opinion que rien ne se perd dans le monde moral, pas plus que dans le monde physique et que l'influence du passé est prépondérante dans le présent, toute puissante sur l'avenir. Il croit qu'il y a dans l'histoire une continuité parfaite, et que c'est un mot vide de sens que celui d'*ère nouvelle.* S'il arrive donc qu'un Etat méprise les choses anciennes, il est condamné à l'instabilité. Or, l'organisation actuelle de l'Allémagne est à ses yeux contraire à l'esprit des choses anciennes, et c'est pour cela qu'il existe dans ce pays «une opposition violente entre les combinaisons politiques et les réalités morales.»

Voilà la thèse de l'auteur, et voici l'historique sur lequel il l'appuie:

Nulle part l'Allemagne n'a de frontières bien déterminées, si ce n'est vers la Baltique. A l'Est s'étend la plaine vague de l'Europe orientale; à l'ouest, pourquoi la frontière serait-elle au Rhin plutôt qu'aux Vosges, ou à la Moselle? De tous côtes on rencontre en passant de la terre allemande en pays étranger des zones ethnographiques intermédiaires. L'Allemagne ne peut donc être un Etat *un* comme les autres, et nettement séparé des autres. Il lui faut un système plus élastique: la fédération.

Il n'y a pas dans l'histoire un peuple allemand, mais des peuples allemands. L'Allemagne est une réunion de peuples de même race, qui n'ont point été asujettis par l'étranger, ni soumis les uns aux autres. Elle n'a jamais été dans le passé un Etat, mais une région. *Reich.* L'ancien empire életif, avec son empereur nomade, avec ses Etats qui s'organisaient comme ils l'entendaient, n'ayant ni capitale, ni provinces, ne ressemble en rien à l'empire crée par la Prusse.

De bonne heure cependant, la vieille Allemagne fut menacée dans sa constitution. Pour se garder contre les barbares de l'Est, elle avait fondé deux marches militaires, l'une au sud-est contre les turcs et les avares, c'est l'*Osterreich* ou l'Auriche; l'autre, au nord, contre les slaves: c'est le Brandebourg.

Lorsque les Habsbourg eurent acquis l'Autriche, ils désertèrent leur rôle de défenseurs des frontières; originaires de l'Allemagne de l'ouest, ils se retournèrent vers elle pour la dominer, et la dignité impériale devint entre leurs mains l'instrument d'une ambition particulière. La maison d'Autriche devint rapidement très puissante; mais dans la Hongrie, la Bohême, la Transylvanie, rattachées à ses domaines patrimoniaux, le fond de la population primitive survécut: c'était un danger qui devait plus tard apparaître au grand jour.

La fortune de la marche du Nord fut beaucoup plus lente. Le Brandebourg garda longtemps son rôle de marche. Il servait de point d'appui à un ordre militaire et religieux, l'ordre Teutonique, établi dans la province de Prusse, pour guerroyer contre les slaves. Au seizième siècle seulement les Hohenzollern réunirent sous leur domination le Brandebourg et le territoire de l'ordre Teutonique, devenu duché de Prusse.

C'est le point de départ de la Prusse moderne. Un gran avenir attendait cet Etat naissant. Dans le Brandebourg comme dans le Prusse, le fond de la population avait disparu, ou du moins ce qui en restait était subordonné sans conteste à l'élément germanique. Le Brandebourg était une colonie militaire; les colons, venus de toutes les parties de l'Allemagne et des pays voisins, s'y dépaysaint; ils oubliaient la patrie ancienne; leur patrie nouvelle était un camp où régnait la plus rigoureuse discipline. Le Brandebourg avait, donc l'esprit positif et sec; mais dans la Prusse, pays de l'ordre Teutonique, persistait le souffle des croisades. Là le réalisme; ici l'idéalisme. L'accord de ces deux eléments a fait la force de la Prusse moderne. Le Brandebourg, réaliste, lui a donné Humboldt, né à Berlin; la Prusse, idéaliste, Kant, né à Kœnnigsberg.

Mais à peine la Prusse était elle née qu'elle menaçait l'Allemagne d'un danger beaucoup plus grand que celui qui venait de l'Autriche. Originaires de la Franconie, les Hohenzollern se retournèrent aussi contre l'Allemagne, et ils désertèrent le rôle de margraves. Tout servit leur ambition. La Réforme qu'ils embrassèrent leur donna une force mor le considérable. Ils gagnèrent au commencement du dix-septième siècle les duchés de Clèves et de Juliers, situés à l'autre extrémité de l'empire, sur le Rhin. Du désir qu'ils conçurent de réunir les parties éparses de leur domination, naquit une politique prussienne, à laquelle fut sacrifié l'intérêt allemand. Quand la guerre de Trente-Ans, qui couvrit l'Allemagne de ruines, fut terminée par la paix de Westphalie, Frédéric-Guillaume, le grand-électeur, se mit à l'œuvre. Sa devise est significative: *Nicht raisonniren*, ne pas raisonner. Son procédé de discipline était simple: la schlague; on trouve ici, dit l'écrivain, le vieux fonds slave. Le despotisme règna donc sur la Prusse, mas un despotisme qui n'avait rien de commun avec celui de Louis XIV, car il ne visait que le positif,

---

mes égales, au premier choc, ils tombent à ses pieds... croyez vous...

—Je ne crois rien, interrompit Louise impatientée, sinon que vous délirez, madame, que vous avez perdu l'esprit et que nous ne pouvons nous entendre.

A ces paroles, l'inconnue reprit possession d'elle même; elle écarta la mante de son visage et dit avec dignité:

—Me connaissez-vous?

—Louis de Camoëns arrêté! s'écria la tolédane.

—Et vous, vous seule, madame, pouvez obtenir sa liberté.

—Vous êtes dans l'erreur.

—Non, madame; je sais que si vous demandez au roi cette grâce, il vous l'accordera.

—Belle Catherine, je n'ai jamais demandé de grâces au roi.

—Aussi ne pourra-t-il vous refuser la première que vous solliciterez.

—J'ignore si je dois lui demander la première.

—Madame, dit Catherine; vous me répondez ainsi parce que vous n'avez pas compris toute la valeur du bienfait que vous allez me rendre; parce que je ne vous ai pas dit mes peines... Ecoutez-moi, madame, écoutez et soyez attendrie, ayez pitié de moi. Vous savez que j'aime; mais vous ignorez comment... La première fois que je vis Louis de Camoëns...

—C'est inutile, interrompit en souriant la Sigea, je sais tout, parce que je devine tout. Je sais que depuis longtemps vous l'aimez en véritable héroïne. Je sais que le comte a combattu cette passion. Je sais que vous avez dédaigné d'être duchesse pour ne pas être infidèle...

—Oui, mais ce n'est pas tout; il y a ceci encore, madame: depuis qu'il est prisonnier, je ne crains ni ma famille ni l'opinion. Je vais me jeter aux pieds du roi, au scandale de toute la cour; je vais me perdre sans espoir de le sauver; je vais, enfin, me percer le cœur.

Catherine se tut, épouvantée des paroles même qu'elle achevait de prononcer, et baissa les yeux, confuse, sous le regard sévère de Louise.

—Jeune fille, lui dit-elle avec fermeté, vous en avez trop dit. C'est un bonheur pour vous que seule je vous aie entendue. Une dame illustre ne peut faire de scandale, et vous n'en ferez pas Une femme d'honneur peut s'agenouiller sur les marches du trône pour demander la grâce d'un frère, d'un père, d'un époux, mais non d'un amant, fût-il un grand génie, fût-il Louis de Camoëns. Quant à la menace de vous percer le cœur, elle ne m'inquiète pas. J'ai assez de confiance dans ce cœur noble et malheureux, pour croire que la véhémence des douleurs qui le déchirent, sera capable à elle seule de vous donner une mort paisible, si votre amant n'est pas sauvé. Laissez le poignard aux comédiennes de tragédie.

—Mon Dieu! s'écria Catherine désespérée et la voix entrecoupée de sanglots; vous aussi, vous me repoussez! Ah, madame, vous n'avez jamais aimé, vous ne savez pas à quel point on peut oublier le monde pour sauver les jours de celui qui est notre existence même!

Que m'importe un trône quand il est prisonnier, chargé de chaînes?... Oh! des chaînes à cette main qui imprimait à la plume un essor puissant, glorieux! des chaînes à cette main qui brandissait une épée foudroyante!...

—Oui, votre affliction est juste. Je sens tout le poids de ce malheur. J'aime Louis de Camoëns comme une sœur aime son frère... Donnez-moi des détails sur ce triste événement.

—Il était venu recevoir mes adieux... au jardin, madame... Le comte nous surprit... Camoëns sauta par dessus la grille... il vit un autre homme qui la franchissait en même temps que lui... Il crut qu'on le poursuivait, ou qu'il se trouvait en présence d'un manant caché dans de mauvaises intentions; ils se battirent et lui, comme toujours, vainquit. Vous voyez, madame, qu'il fit bien; était-ce pas servir le roi que défendre le jardin du palais...?

Louise sourit, et Catherine continua:

—En exposant ainsi les faits au roi, madame, S. M., que est si bonne, si juste, annulera l'ordre et laissera partir Camoëns pour l'Inde. Vous voyez que je ne suis pas guidée par un sentiment d'égoïsme, puisque je vais le perdre pour toujours, madame. Je serai bien malheureuse, mais je veux qu'il soit heureux et libre... Ah! répondez: vous l'obtiendrez, n'est-ce pas?

—Non, c'est impossible.

Ce dernier refus atterra Catherine, et lui enleva pour quelques instants l'usage de la parole.

—Hélas! dit-elle avec amertume, vous êtes bien cruelle! Si vous m'aviez, tout éplorée, demandé cette faveur, je l'eusse, moi, les larmes aux yeux sollicité du roi; mais vous, madame, qui avez étudié dans les livres tous les idiomes, vous ne comprenez pas celui de l'amour. Vous êtes une femme de science, mais non une femme de cœur. Vous ne pouvez m'entendre, car l'étude a desséché vos entrailles.

Après avoir dit, Catherine se leva; Louise l'accompagna sans lui répondre. Arrivée à la porte, l'amante de Camoëns tourna la tête pour adresser des yeux une dernière supplique à la femme de lettres; celle-ci reçut impassible ce regard, et Catherine partit sans emporter un rayon d'espoir ou de consolation.

Mais à peine fut elle sortie, que Louise appela sa camériste et lui demanda sa mante.

Dix minutes après, elle était dans le cabinet de la reine que don Francisque Saa de Miranda, comme nous l'avons dit, appelait *Jeune bergère*, aux applaudissements de tous les savants du royaume.

Rien ne ressemblait moins à une bergère que la petite fille d'Isabelle la Catholique. Belle, mais d'une beauté grave et digne, elle rappelait à la fois la physionomie sévère de la noble matrone castillane et les traits hautains de l'Empereur Maximien Ier. Il est vrai que sur ce visage altier brillait un doux rayon, qui semblait naître tantôt du regard, tantôt du sourire. Ses traits, son caractère, son âge,—elle approchait de la cinquantaine—n'inspiraient que l'admiration et le respect à tous les portugais.

—Que veux-tu, ma fille? demanda S. M. à La Sigea en lui donnant sa main à baiser.

—J'ai bessoin de voir le roi, madame, pour lui demander une faveur.

—Toi, lui demander une faveur? Et pourquoi, ma fille, don Juan est-il le préfere? Pourquoi ne pas m'en demander une à moi?

—Parce que V. M. m'en accorde chaque jour sans que je les lui demande. En ce moment même, madame, la précieuse bouche de V. M. me comble de grâces.

—Oh! quelle flatteuse! s'écria la reine en retirant sa main de celles de Louise. Je vais intriguer auprès du roi pour qu'il te refuse la faveur que tu vas solliciter.

—Dans ce cas, madame, punie pour avoir confessé la vérité, je n'en aurais nul regret.

—Enfin, je te pardonne, poursuivit la reine, parce que tu es poète et que les poètes sont toujours obligés de mentir. Tu verras le roi aujourd'hui même.

CHAPITRE VII

LA BONTÉ DU ROI JEAN III.

Le cabinet particulier du roi avait vue sur la plage. Jean aimait beaucoup voir entrer et sortir les vaisseaux.

—Quelle pitié que je sois roi, s'écriait-il souvent, j'aurais fait un grand marin!

Mais S. M. se trompait. Il était plus facile d'être roi, comme S. M. l'était, que d'être un grand marin comme le fut Gama. Pour être roi, Jean III n'avait eu qu'à naître. Pour devenir un grand marin, Gama dut étudier. Les courtisans affirmaient, néanmoins, qu'il eût été *aussi grand marin que grand roi*, et cette adroite flatterie conciliait tout.

Don Juan contemplait avec une telle attention les vaisseaux démâtés qui se pressaient dans la baie, qu'il n'entendit pas annoncer Louise Sigea.

Le roi regardait encore quelques instants après l'entrée de la maitresse de latin. Quand il tourna la tête, il fut fort surpris de sa distraction et dit en riant:

—Je ne t'ai pas entendue entrer. Je regardais les désastres qu'a fait la bourrasque cette nuit. J'auris été un marin consommé... Que t'en semble-t-il?

—Il vaut mieux que vous soyez roi.

—Je ne te sais aucun gré de cette réponse. Marin, je pourrais accomplir des faits remarquables comme Balboa, Vasco, Colomb; mais roi... à moins de faire comme Charles V, de me jeter sur les terres d'autrui et de livrer des batailles sans nécessité... Qu'en dis-tu?

—Je dis, seigneur, que l'Allemagne est terre propre.

—Oui, oui, pour votre Empereur, tout est *terre propre*, aussi bien la France que l'Italie et l'Amérique.

—L'Empereur, a respecté la France et l'Italie. Quant à...

—Oui, en ôtant son épée à François I et en désobéisant au Pontife..., mais laissons celà. Nous aimons beaucoup notre oncle, en dépit de sa fièvre conquérant. Si nous ne l'imitons pas, c'est que la paix nous est chère. La reine a demandé pour toi cette audience; nous présumons que tu as quelque objet important à nous communiquer.

—Oui, seigneur, je venais demander une grâce.

—Parle.

—V. M. a signé cette nuit un ordre d'emprisonnement.

—Nous en avons tant signé...!

—Mais un contre Louis de Camoëns.

(La suite prochainement.

le solide. Ce despotisme utilitariste se personnifia dans Frédéric II.

M. Frantz rend hommage au génie audacieux de cet homme, en remarquant que les génies audacieux naissent naturellement en Prusse, parce qu'ils sont nécessaires dans ce pays factice; mais il montre que la politique de Frédéric n'a cessé de sacrifier l'intérêt allemand à l'intérêt prussien; que cet intérêt prussien est très envahissant: pour réunir les parcelles de son territoire, la Prusse fait des conquêtes, mais elle ne peut faire une conquête sans être obligée d'en préparer une autre: une sorte de fatalité la pousse. Sous Frédéric, elle trahit les intérêts de l'Allemagne et de l'Europe, par le partage de la Pologne; car pour gagner une province qui réunisse le Brandebourg à la Prusse elle laisse la Russie s'établir dans l'Europe centrale.

Après Frédéric II, la Prusse était de force à lutter contre l'Autriche. Or, l'enjeu de la lutte fut précisément le *Reich*, c'est-à-dire, l'Allemagne de l'Ouest et du Sud, restée à l'état primitif. L'idée allemande, menacée par cette politique de feu et de sang, se réfugia dans le monde de la pensée avec Lessing, Gœthe et Schiller.

Survinrent les guerres de la Révolution et de l'Empire. La Prusse de Frédéric parut mortellement atteinte à Iéna; mais elle supporta virilement le coup: évidemment il y avait dans ce pays une grande force d'âme; la Prusse ne se serait pourtant pas sauvée toute seule. Elle était forte, mais sans ouverture d'esprit, arriérée dans la routine, et il fallut que l'Allemagne lui donnât le Hanovrien Scharnhorst et Stein, baron de l'empire, *freiherr von kaiserthums*. L'élan de 1813 fut commun à toute l'Allemagne, grand, généraux, patriotique; en 1816, on retombe dans le positif prosaïque, la Prusse vole une partie de la Saxe.

De 1815 à la période contemporaine, se déroule une série d'intrigues entre la Prusse et l'Autriche, pour arriver à la prépondérance. Les penseurs allemands du commencement du siècle sont morts et n'ont point fait école. L'utilitarisme a son philosophe dans la personne de Hegel, dont les théories ont corrompu l'Allemagne.

A l'idée du *Reich*, Hegel oppose nettement celle de *l'Etat*. L'Etat est le but de la vie humaine, ou, comme dit le philosophe, *l'esprit objectif*. Il n'y a en réalité point de droits du peuple: l'Etat domine le peuple et lui impose un droi. Il n'y a pas de droit international: l'Etat, qui est son but à lui même, demeure toujours souverain maître de ses actes et ne saurait être lié par aucun traité. Cette doctrine, essentiellement prussienne, devint très populaire en Prusse: nous avons éprouvé puelques-uns de ses barbares et monstrueux effets; mais l'Allemagne en a suffert tout autant que nous.

Elle est allée au devant de ses malheurs; car lorsque la Prusse eut montré de l'énergie dans la répression des troubles révolutionnaires en 1848, ceux qui voulaient faire l'unité de la patrie allemande mirent en elle leur espérance. On sait que les unitaristes étaient divisés en deux partis: celui de la petite Allemagne, qui prétendait exclure l'Autriche, et celui de la grande Allemagne, qui lui voulait laisser la prépondérance.

Un autre parti, dit national-libéral, qui voulait sauvegarder les intérêts de la liberté, se laissa en rainer, par haine de l'ultramontanisme, dans le parti de la petite Allemagne. En vain essaya-t-il, en maintes circonstances de se séparer de ce parti tout prussien; il eut affaire á M. de Bismarck, un vrai prussien celui-là, un prussien de Brandebourg, qui se joua des nationaux-libéraux dans la fameuse discussion de la réforme militaire, et les vit s'incliner devant lui après la victoire de 1866.

Cette guerre de 1866 fut un grand malheur pour l'Allemagne. Oú était aux conférences de Prague l'idée allemande, demande M. Frantz? L'Autriche fut rejetée hors de la patrie, et la Prusse s'annexa de vieux Etats allemands. La confédération de 1866 était une œuvre ridicule et mauvaise; san l'attitude hostile de la France, sans la guerre de 1870 elle n'aurait pas vécu. Maintenan, que deviendra la confédération nouvelle? Elle est condamnée à l'avance par la prépondérance exclusive de la Prusse et par l'exclusion de l'Autriche.

La Prusse ne dominera pas éternement l'Allemagne: car elle ne ressemble point à Allemagne. Son esprit sec et moqueur est le contraire de l'esprit allemand. Elle n'a contribué en rien au développement original de la culture allemande. Elle fait violence au passé de l'Allemagne en la transformant en une puissance agressive. L'Allemagne réagira certainement; car les succés politiques n'étouffent pas les faits moraux, et l'histoire prouve la vanité des succès militaires. Elle ne peut, sans décheoir, cesser de être ce qu'elle était «un peuple de peuples, une vraie réprésentation de l'humanité», comme disait Schelling, pour devenir «un peuple, dans le sens étroit et exclusif du mot.» Le *Reich* allemand devenu machine de guerre! Le pays des penseurs régi par cette philosophie de caserne dont l'axiome est: «*Si vis pacem para rellum!*» L'Allemagne prenant le rôle d'épouvantail, repoussant au lieu d'attirer, de façon que «les petits Etate se sentent menacés par elle, beaucoup plus qu'ils ne l'ont jamais été par la France»! Cela est anormal, monstrueux, et ne peut durer.

La conclusion de tout le livre c'est qu'il y a incompatibilité entre l'esprit prussien et le génie de l'Allemagne. J'ai eu soin de vous dire qu'il ne s'agit encore que d'une manifestation isolée. Il serait très dangereux d'en tirer des conséquences prematurées, et il ne faut pas oublier que latente de la revanche soigneusement entretenue par les journaux français, sert efficacement la Pruse; mais il faut noter au pasage tous les symptômes d'un revirement d'opinion qui tôt ou tard produira son effet.

ASSEMBLEE NATIONALE DE VERSAILLES

Séance du 3 juin.

PRÉSIDENCE DE M. JULES GRÉVY.

L'Asamblée adopte deux projets de loi tendant à autoriser:

1° Un emprunt pour une école d'agriculture à Montpellier:

2° Un emprunt par le Calvados, pour diverses dépeuses d'intérêt départemental.

M. Benoist d'Azy demande à l'Assemblée de mettre à l'ordre du jour les rapports qui lui ont été soumis sur les questions d'impôts. (Appuyé.)

M. le président. Les projets de loi concernant les nouveaux impôts proposés seront placés à l'ordre du jour aussitôt après la loi sur le recrutement de l'armée.

Suite de la discussion de la loi sur le recrutement.

M. le général Chareton: La commision a examiné l'amendement de M. Jean Brunet. Elle reconnait que, d'après le texte primitif de l'article 23, le principe du service obligatoire et personnel, inscrit au frontispice de la loi, était profondément altéré.

Neanmoins, divers tempéraments sont indispensables, et la Chambre en a déjà voté plusieurs: il s'agit, dans l'article 23, d'introduire des tempéraments en faveur de l'agriculture et des classes ouvrières. L'amendement de M. Jean Brunet lève tous les scrupules: il n'établit aucune dispense, mais seulement un sursis d'appel d'une année. La commission adhère à l'amendement, mais elle demande que ce sursis puisse être renouvelé pour une seconde année. (Exclamations nombreuses.)

M. Chevandier: Et si la guerre éclate?

M. le général Chareton: Si la guerre éclate, toutes les dispenses provisoires disparaissent.

Si l'amendement est adopté dans ces termes, l'article 25, qui soumettait les jeunes gens ayant obtenu des sursis d'appel aux obligations de service de la classe à la quelle ils appartiennent, devrait disparaître, puisque leur temps de service ne serait plus diminué. (Aux voix))

M. Gambetta: Le travail de la commision a abuoti à un résult t qui, sauf une trés légère modification, me paraît acceptable. Le caractère arbitraire et de faveur inscrit dans l'article 23 a disparu car l'obligation des cinq années de service est maintenue. Je suis donc heureux, en adhérant à cet amendement, de donner cette nouvelle preuve de notre esprit de conciliation à la commission. (Mouvement.)

Je suis d'autant plus autorisé à parler ainsi, qu'on m'a accusé d'employer une tactique pour arracher plus tard à la Chambre d'autres concessions. (Ecoutez!) Je déclare que l'amendement, sauf une légère réserve, n'a rien que de fert naturel, t lorsque s'agitera à son tour la question du volontariat, je désire que la commission se souvienne, elle aussi, de cet esprit de conciliation dont nous faisons preuve à l'heure actueille. (Vive interroption au banc de la commission.)

Personne ne peut nier qu'on ait présenté comme deux dispositions parallèles l'organisation des sursis d'appel et celle du volontariat; et ceux qui, dans la dernière séance, hésitaient à se prononcer contre l'article 23, ne le faisaient que par crainte de voir la question engagée à propos du volontariat. (Oui! oui!)

Eh bien! puis qu'on est arrivé aujourd hui à se mettre d'accord sur le caractère d'égalité qu'il convient de maintenir aux sursis d'appel, je demanderai que, sur la question du volontariat, ce même principe d'égalité soit observé (interruption à droire.—Parlez! parlez!) et que ce volontariat soit organité democratiquement, c'est-à-dire que les volontaires ne forment pas un corps distinct et à part dans l'armée. (Nouvelle interr ption à droite.)

Ceci dit, et sous le bénéfice de ces observations, nous acceptons le principe de l'amendement, sauf en ce qui concerne la faculté de pouvoir porter le sursis à deux ans. Nous demandons que la Chambre soit appelée à se prononcez séparément su ce dernier point. (Trés bien! à geuche.)

Sans contester l'amélioration qui résulte de la modification proposée, la disposition recèle une partie vicieuse dont il faut la purger, c r ce renouvellement de sursis pour une seconde année constituerait une faveur qui deviendrait une injustice criante en cas de guerre.

L'obligation que la loi impose à celui auqu l un sursis d'appel est accordé, c'est de figurer dans la classe où il a tiré son numéro. Mais s'il obtient deux années de sursis, il se trouvera dans une situation privilégié. (Interruption sur plusieurs bancs.)

L'orateur insiste, pour la division du vote sur les deux parties de l'amendement.

M. le général Charenton s'oppose à la division.

M. Jean Brunet: Pour éviter l confusion, il ne faut pas introduire ici la question des engagés volontaires. (Très bien!)

Deux grands principes diamétral ment contraires se sont trouvés en présence; l'un qui se repose sur la nécessité d'un long service pour arriver à faire de bons soldats; l'autre, sur lequel est basé la loi actuelle, qui établit le service personnel et obligatoire. Or, en présence des habitudes et des traditions, il a fallu transiger: c'est sur le terrain des sursis d'appel que les transactions doivent se faire.

Il y a une foule de positions pour lesquelles l'obligation immédiate du service peut constituer un danger mortel. Aussi l'amendement proposé satisfait à tous les besoins sociaux et repusse toute iniquité, puisque personne ne servira à la place d'un autre! (Nouvelle aprobation.)

La comission a cru devoir changer la rédaction de l'article 23, en y introduisant des dispositions qui figurent dans les articles suivants.

Il faut d abord voter le principe des sursis d'uue manière générale, et, dans les autres articles, on discutera si cess sursis pourront être renouvelès. (Aux voix! aux voix!)

M. Chevandier insiste pour que le vote soit divisé.

M. le ministre de la Guerre: La question a été tellement élucidée qu'il est inutile de rien y ajouter. Le gouvernement se borne à vous faire connaître qu'il se raillie à la rédaction de la comission.

L'amendement de M. Jean Brunet étant retiré et la division sur la nouvelle rédaction de la commission ayant été demandée, M. le président donne lecture de la première partie du nouvel article 23.

«En temps de paix, il peut être accordé des sursis d'appel aux jeunes gens qui, avant le tirage au sort, en auront fait la demande.

»A cet effet, ils doivent établir que, soit pour leur apprentissage, soit pour les besoins de l'explotation agricole, industrielle ou commerciale à laquelle ils se livrent pour leur compte ou pour celui de leurs parents, il est indispensable qu'ils ne soient pas enlevés inmédiatement à leurs travaux.

»Ce sursis d'appel ne comporte ni exemptions ni dispenses; il n'est accordé que pour un an...»

Cette premiére partie est adoptée.

La seconde partie du paragraphe, «et peut néanmoins être renouvelé pour une seconde année,» est mise ensuite aux voix et adoptée.

Il est procédé au scrutin sur l'ensemble de l'article 23.

En voici le résultat:

Nombre de votans, 677; majorité absolue, 399. Pour, 590; contre, 87.

L'Assemblée a adopté l'article 23.

«Art. 24.—Ces demandes de sursis, adressées au maire, sont instruites par lui; le conseil municipal donne son avis. Elles sont remises au conseil de révision et envoyées par duplicata au sous-préfet, qui les transmet au préfet, avec ses observations, et y joint tous les doments nécessaires.

»Il peut-être accordé, pour tout le département et par chaque classe, des sursis d'appel jusqu'à «concurrence de 4 0[0 du nombre de jeunes gens qui sont reconnus propres au service militaire dans ladite classe, et compris dans la première partie des listes du recrutement cantonal.»—(Adopté.)

L'article 25 est retiré par la commision.

«Art. 26.—Les jeunes gens dispensés du service dans l'armée active aux termes de l'article 17 de la présente loi, les jeunes gens dispensés à titre de soutiens de famille, ainsi que les jeunes gens auxquels il est accordé des sursis d'appel, sont astreints, par un règlement du ministre de la guerre, à certains exercices.

»Quand les causes de dispenses viennent à cesser, ils sont soumis à toutes les obligations de la classe à laquelle ils appartiennent.»—(Adopté.)

»Art. 27.—Les jeunes gens dispensés du service de l'armée active, aux termes de l'article 17 ci-dessus, les jeunes gens dispensés à titre de soutiens de famille, ainsi que ceux qui ont obtenu des sursis d'appel sont appelés, en cas de gusrre, comme les hommes de leur classe.

»L'autorité militaire en dispose alors selon les besoins des différents services.»

M. de Meaux reprend l'énumération des jeunes gens qui sont compris dans les dispenses de l'article 17. Voilà, dit-il, les jeunes gens que l'article 27 dispense du service militaire.

M. le général Billot: Je vous demande pardon, puisque l'article 26 les astreint à certains exercises militaires.

M. de Meaux répond que ces exercices ne constituent pas les conditions indispensables pour faire un bon soldat.

L'orateur trouve la disposition de l'article 27 inutile et cruelle, et il demande que toute cette catégorie d'individus compris dans l'article 17, de même que les instituteurs congréganistes et laiques, soient complétement dispensés d'être appelés en cas de guerre. (Bruit et exclamations.)

M. le général Billot: L'article 25 prescrit au ministre de la guerre d'astreindre les jeunes gens dispensés du service à certains exercices militaires. Il n'est donc pas juste de dire qu'ils ne feront pas de bons soldats. L'argument ne se soutient pas.

Tout le monde doit de plus, en temp de guerre, concourir à la défense militaire, et il ne peut être admis d'exception à aucun degré. (Très bien!)

L'article 27 est adopté.

La Chambre passe à la discussion de la troisième section, qui est relative à l'organisation et au mode de procéder des conseils de révision, ainsi qu'à la formation des listes du recrutement cantonal.

Un amendement de M. Roussel, tendant à donner aux conseils de révision un caractére militaire, au lieu du caractére civil que la commission a entendu leur donner, est repoussé.

Un autre amendement de M. Limperani, qui propose de donner au médecin voix délibérative au conseil de révision et de lui accorder le droit, en cas de divergence avec le conseil de révision, de faire consigner son opinion sur le procés-verbal, n'est pas adopté.

Un amendement de M. Bozérian, tendant à ce que la faculté de se pourvoir contre les décisions des conseils de révision soit acordée aux particuliers comme elle est atribuée au ministre de la guerre, donne lieu à une discussion à laquelle prennent part M. Bozérain, M. la rapporteur, M. Gavardie et M. le ministre de la guerre.

L'amendement n'est pas adopté.

Les articles 28 à 33, qui composent la 3e section successivement mis aux voix, sont adoptés.

Les articles 34 à 36, qui forment la 4e section relative à la tenue des régistres matricules, sont adoptés sans observation.

La suite de la discussion est renvoyée à demain.

Règlement de l'ordre du jour pour demain.

A une heure, réunion dans les bureaux;

Nomination d'une commission de trente membres chargée de l'examen du budget de 1873;

A deux heures, séance publique.

La séance est levée à cinq heures et demie.

INDUSTRIE

MINES.

Le *Journal des Mines* publie un compte rendu de M. Davidow, ingénieur des mines, sur l'industrie minière du khanat de Kouldja récemment annexé à la Russie. Le pays se trouve être très riche en houille et en gisements de mineral de fer, de cuivre et de plomb argentifére. On y trouve même des indices de l'existence de gisements aurifères. M. Davidow donne la description des houillères, des usines et des fondéries d'argent exploitées autrefois par les chinois. Le prix de la main-dœuvre est très minime dans l'ancien khanat et la nourriture y est d'un bon marché inouï. Un ouvrier coûte, avec la nourriture, 20 r. par an. Un mouton se paie 1 r., une poule 2 c., un poud de bonne farine 20 c.

FAITS DIVERS

Il parait que la Députation Provinciale de Madrid se propose de donner une forte impulsion aux chemins vicinaux. A cet effet, elle a destiné les fonds nécessaires.

—

La commision nommée Dimanche par les tenneurs de la dette au Cercle mercantile, célébra hier soir une confernce avec le ministre des Finances, qui promit d'examiner l'objet de leurs gestions, et de faire pour eux, tout ce qui sera possible. Cependant M. le ministre n'a pas caché à la commisisn que plusieurs difficultés s'opposaient à ce que l'on accedât en tout à ses désirs.

—

La commision du Congrès, qui étudie le projet de loi sur la dette flottante lut hier son opinion, laquelle est conforme à celle du ministre des Finances. Seulement elle propose deux modifications: la 1ère en réduisant à la moitié du temps le semestre de la contribution anti ipée, et la seconde, par compensation, en élevant l'émission des bons de 100 à 120 millions.

—

Le dimanche soir à neuf heures et demie a été assassiné à Saragosse M. Manuel Colandrea, inspecteur de police. Voici les détails que l'on donne sur ce crime.

Ce fonctionnaire se trouvait sur la place du Pilar quand un forçat libéré s'approcha de lui en le priant de l'écouter; en même te ps il lui plongeait son poignard dans le ventre. Le coup fit reculer Colandrea, l'assassin en profita pour lui donner un autre coup dans le flanc mais donné avec tant de force, que la lame plo a, et qu'en la retirant, le meurtrier amena des lambeaux de chair. Malgré une troisième blessure, mais legère, la victime eut la force de courir après son agresseur en criant au voleur, à l'assassin.

Les déclarations faites par M. Colandrea avant son agonie, permettent d'espérer que le coupable ne tardera pas à tomber aux mains de la justice.

—

Avant-hier, mit à la voile, du port de Barcelone, la seconde expédition déstinée aux îles Philippines. Elle se compose d'un effectif de 500 hommes et de 20 officiers.

—

M. le duc de la Torre, président du ministère et ministre de la Guerre, transporte son domicile à la présidence du Conseil, rue d'Alcala.

—

Nous ne savons pas jusqu'à quel point peut être certaine la nouvelle que M. Zorrilla, avant son départ de Madrid, dans une lettre des plus courtoises adressée à Victor Emmanuel, a renoncé au Grand-Cordon de l'anunziata. Il parait que la lettre, le brevet et la plaque de l'ordre sont au pouvoir d'un ami intime de M. Zorilla, lequel est chargé de cette mission auprès du roi.

—

«Nous avons parlé d'une rencontre projetée entre M. Paul de Cassagnac, rédacteur du *Pays*, et M. Edouard Lockroy, rédacteur du «Peuple Souverain.»

»La rencontre a eu lieu hier, à cinq heures et quart. L'arme choisie était l'épée. Il y a eu six reprises.

«M. Lockroy a été d'abord touché très légèrement à la poitrine.

»L'épée de son adversaire lui a ensuite éraflé la lèvre dans un mouvement de parad .

»A la dernière reprise, M. Lockroy a reçu un coup d'épée au dos de la main droite. La pointe s'est arrêtée sur un des os de la métacarpe. La blessure n'a aucune gravité, mais l'enflure, un peu douloureuse, qui est ordinairement la conséquence immédiate de ces sortes de lésions, rendait les mouvements du poignet trop difficiles pour que le combat pût continuer à chance égale.

»Les deux médecins présents à la rencontre ont déclaré que le combat devait s'arrêter. Les témoins de M. Lockroy ont accepté cette décision.

»M. Lockroy n'a éprouvé ni fièvre, ni indisposition. Son état n'inspire aucune inquiétude.»

—

Le couronnement du prince *Cassa*, le nouveau roi de l'Ethiopie, a eu lieu le 14 Janvier à Axum. La fête a duré quinze jours. Un détail de la revue des troupes, c'est que 3.000 *prêtres abyssiniens* y assistaient.

Le repas a duré trois jours et trois nuits, et pendant tout ce temps, le bon roi n'a pas quitté la salle du festin, et a vu son peuple se rassasier à ses frais (aux frais du peuple, bien entendu). Les convives se relayaient par groupes de 400. On a mangé 4.000 têtes de bétail, et 1.000 ruches de miel ont été employées à la confection de l'hydromel de circonstance.

—

Mme. la comtesse Rosina-Carolina de Ketschendorf, baronne de Stolzenau, vient de contracter à Rome, le 18 Mai dernier, un mariage *in extremis* avec le duc Carlo-Raymondo Lesignano di San Marino.

Par ce mariage, la baronne de Stolzenau, qui n'est autre que la célèbre cantatrice Mme. Stolz, qui créa la *Favorite*, se trouve devenir proche parente du cardin l Antonelli.

Son intention est d'employer l'héritage entier du duc à soulager les infortunes de la ville de Lesignano.

—

Le chapeau aus oeufs d'or.—Le Courrier du Bas-Rhin annonce la mort subite d'un homme deux fois millionnaire, qui a dû sa fortune à son chapeau! Ce journal rapporte en ces termes l'origine de sa brillante fortune:

«Vers l'année 1826, un pauvre ouvrier tourneur, nommé Muhle, voyageant pieds nus et le sac sur le dos, s'arrêta dans le village où était située la fabrique de machines de MM. Weill et Boutron, et demanda de l'ouvrage. Son extérieur délabré ne prévenait pas en sa faveur, et monsieur Weill, auquel il s'était adressé, l'envoya chercher sa vie plus loin. L'ouvrier se résigna et reprit tristement son chemin. Mais le fabricant de machines, qui le regardait s'éloigner, le rappela tout à coup.

—Holà, l'umme! quel diable de chapeau portez-vous là?

—C'est un chapeau de bois, monsieur.

—Un chapeau de bois? Montrez-moi un peu cela de plus près. Où l'avez-vous acheté?

—Je l'ait fait moi-même, monsieur.

—Et comment l'avez-vous fait?

—Au tour, monsieur.

—Au tour? mais il est ovale et le tour est rond.

—C'est vrai, reprit l'ouvrier, mais je l'ai fait tout de même. J'ai déplacé le point du centre et j'ai tourné comme j'ai voulu. J'ai longtemps à marcher et j'ai besoin d'un chapeau qui me serve de parapluie, et comme je n'ai pas d'argent pour en acheter un, je l'ai fabriqué moi-même.

Le pauvre ouvrier Muhle avait inventé d'instinct le tour excentrique qui devait donner naissance aux plux utiles aplications de la mécanique moderne. M. Weil, avec sa perspicacité d'habile industriel, n'eut pas de peine à en entrevoir l'immense importance.

Il retint l'homme au chapeau de bois et trouva en lui non seulement un habile ouvrier, mas une intelligence d'élite qui, pour se développer, n'avait besoin que d'une occasion et d'un peu de culture pour élucider la practique. L'ovrier Muhle fut bientôt intéressé dans les benéfices de l'important établissement, puis il en devint le proprietaire sous le nom de M. Moulin, et y fit la fortune qu'il laisse en mourant.

Nous recommandons à nos lecteurs la *Revue politique, littéraire et scientifique*, dirigée par MM Eug. Yung et Em. Alglave.

Voici le sommaire du n° 49:

La semaine politique.

Institution royale de la Grande-Bretagne.

La science de la religion.

Le 4 Septembre.

Questions militaires.—L'école de Saint-Cyr.

Bulletin des sociétés savantes.—Académie des sciences morales.—Société de géographie.

La semaine littéraire.—L'Allemagne aux Tuileries.—Publications diverses.

—

Histoire de l'Observatoire de Paris.

Collège de France.—Médecine expérimentale.

Pathogénie des maladies qui'ont régné pendant les blocus de Paris et de Metz.

Société géologique en France.—Société de biologie de Paris.—Société clinique de Paris.—Académies des sciences et de médecine de Paris.

Bibliographie scientifique.

Chronique scientifique.

—

On s'abonne à Paris, à la librairie Germer Baillière, 17, rue de l'Ecole-de-Médicine; à Bruxelles, chez M. Mayolez, libraire, 35, rue de l'Empératrice, et chez tous les libraires.

BOURSE.

3 por 100 consolidé intérieur 27,05.

Petites coupures 27,00.

Dette extérieure 32,60.

Petites coupures 00,00.

Bons du Trésor 74,65.

Actions de la Banque d'Espagne 189,50 piasts.

Change sur Londres à 90 jours 49,20.

Change sur Paris à 8 jours 5,12.

SPECTACLES.

Théâtre Royal.—Relâche.

Théâtre Espagnol (calle del Principe).—Relâche.

Zarzuela.—Relâche.

Cirque de Madrid.—Yone.

Cirque de Price.—A 9 heures.—Exercices équestres et gymnastiques auxquels prendront part les deux artistes indiens Ramjar et Simjo ainsi qui les principaux artistes de la compagnie.

Galeria de figuras de cera.—(Carrera de San Jerónimo, 23.)—Ultimos dias de exposicion.—Las fraguas de Vulcano.—El rapto de Proserpina.—Entrada 2 reales, desde el anochecer hasta las once.

VARIETES

LE MUSÉE DE VALENCIA DEL CID. (1)

SECOND ARTICLE.

Juan de Ribalta (le fils) est l'auteur du meilleur tableau du musée après le Saint-Sébastien de Ribera. Son *Crucifiement* est une des œuvres les plus remarquables de l'école espagnole. C'est une énorme composition, jetée sur une toile relativement de moyenne grandeur. Il y a un tel mouvement dans cette œuvre que tout d'abord on en est abasourdi.

Le moment choisi par l'artiste est le crucifiement même, le commencement du supplice. Jésus est assis sur la croix et les exécuteurs lui saisissent les bras pour l'attacher. Au premier plan est un des larrons qui attend son tour. A gauche l'autre est déjà crucifié. Au fond, un cavalier préside la scène.

L'étude des nus, l'observation des divers caractères, l'expression des figures ne laissent rien à désirer.

Le torse du Christ et celui du larron du premier plan sont admirables de modelé et de vérité. Le dernier surtout, vulgaire dans sa pose, dans sa musculature et jusque dans l'aspect des chairs, est une excellente opposition, qui porte tout l'intérêt sur la nature fine, sur les attaches distinguées et sur la figure intelligente du Nazaréen.

Ribalta appartenait à une école réaliste; on sent dans ses larrons, dans ses charpentiers vigoureux, robustes, dont les muscles sont fortement accentués, que la nature lui servait exclusivement de guide. La figure du Christ suffit pour faire comprendre que son pinceau n'était pas étranger à la poésie et que souple, doux et ferme à la fois, il savait envelopper les figures qu'il représentait dans cette vapeur poétique qui en fait aux yeux de l'observateur de célestes visions.

La tête de Jésus est belle et la pensée l'anime. Comme le torse, elle est d'un modelé parfait. Les raccourcis sont savamment traités; la lumière, habilement répartie, est concentrée sur le Christ et laisse à la mise en scène toute la puissance dramatique de l'action. L'intonation générale est pleine d'harmonie. L'exécution des pagnes et des accessoires ne laisse rien à désirer.

Juan de Ribalta naquit près de Valencia en 1597, et mourut dans cette ville en 1618. Il ne paraît pas en être sorti, si ce n'est à l'époque de ses études, qu'il fit en Italie. C'était un dessinateur soigneux, un peintre plein d'art. S'il était permis de juger librement sa composition et le choix du sujet, il serait facile de lui faire un reproche; mais il faut se souvenir que les artistes de l'école espagnole n'ont que bien rarement été libres de l'entente de l'un et du choix de l'autre. Velazquez seul s'est affranchi de cet esclavage de la pensée, auquel les artistes, pas plus que les littérateurs, ne devraient se soumettre.

A notre sens la peinture n'est point faite pour les scènes dramatiques d'un certain genre; on peut se rappeler, à ce propos, quelques tableaux modernes, représentant des batailles, où, malgré le talent hors ligne de leurs auteurs, il reste toujours pour l'observateur l'impression que l'on ressent devant les réclames qui décorent les baraques de nos foires et qui étalent aux yeux du public ébahi des monstres impossibles dévorant des enfants grimaçants.

Il faut, au reste, rendre justice à Ribalta; il a su éviter cet écueil, et son crucifiement est dramatique, sans être forcé. Il a cherché, dans l'arrangement de la lumière et dans l'imprévu du clair-obscur, les grands effets, il y a réussi au mieux, et l'impresion est saisissante. Dans une composition aussi compliquée, les obstacles sont nombreux; la disposition des lignes, leur plus ou moins de pureté, la place réservée à chaque personnage, l'échelonnement des plans, sont autant de pierres dont est semé le chemin du peintre. De la réussite de toutes ces conditions dépend l'effet général. Le tableau qui nous occupe possède tous ces avantages. Aussi, est-on porté à s'étonner que l'auteur n'ait pas obtenu dans la postérité le rang q'uune œuvre semblable devait lui mériter. Pour nous, Juan de Ribalta est, quoi qu'on en dise, au-dessus de son père.

Le musée de Valence possède de nombreux tableaux du vieux Ribalta. Nous citerons d'abord deux magnifiques panneaux, un *Saint-Pierre* et un *Saint-Paul*, où tout le talent de l'auteur se révèle; autant, toutefois, que le comportent les sujets. Ils brillent par une exécution ferme et savante, une connaisance approfondie de la brosse et du maniement de la pâte; un dessin correct et une intuition du beau que l'on ne retrouve pas également dans les autres œuvres de ce maître.

Nous faisons allusion ici au singulier tableau du même auteur représentant un *Saint-François*, espèce d'ex-voto dont la composition étrange choque à première vue. Que l'on se figure, en effet, le saint entourant le Christ en croix de ses bras et foulant aux pieds des léopards couronnés. Un des bras du Christ se détache et pose la couronne d'épine sur la tête de son serviteur.

A gauche, un ange apporte une couronne de fleurs; à droite, un séraphin joue de la viole. Telle est la composition dont nous ne saisissons pas bien l'esprit allégorique (si esprit il y a); mais qui, à coup sûr, est due à une de ces ridicules idées péniblement élaborées dans la solitude du cloître, et dont l'exaltation a causé tant de sang et de mauvais ouvrages. Il est fâcheux qu'un artiste descende et avilisse son pinceau à peindre de semblables choses. L'art est au-dessus des misérables passions qui puisent leur origine dans l'intolérance religieuse.

Le choix du sujet n'est donc pas en faveur de Ribalta dans son St François, et c'est fâcheux, car l'œuvre est aussi bien traitée que possible; c'est peut-être le meilleur de ses tableaux. Le Christ et la tête du saint sont très beaux, surtout comme exécution, car on peut leur reprocher de manquer de distinction.

Les extrémités sont bien dessinées et peintes avec soin. Le dessin est plus pur, peut-être, que celui de Ribalta le jeune; mais il y a plus de sécheresse dans les contours. L'effet général est bon; mais malgré son talent, l'auteur n'a pas pu faire une bonne composition avec un tel sujet. L'ange qui joue de la viole est la seule figure qui ait du style, elle a été évidemment inspirée par quelque tableau de l'école italienne.

Il existe du même auteur plusieurs autres toiles dans le musée de Valence. Nous citerons deux panneaux et une toile représentant *un prêtre officiant* servi par l'Enfant Jésus: un des sujets les plus bouffons que l'on puisse imaginer et qui pourrait faire le pendant du Saint-François. C'est bien le cas d'employer le mot du grand maestro: «Excusez du peu.»

Ce tableau est inférieur, son plus grand mérite est d'être moins bien conservé.

Les deux panneaux sont bien autrement dignes d'attention. Ils représentent un *Saint-Jean Baptiste* et un *Saint-Bruno*. Ce dernier surtout est fort remarquable.

Pour en finir avec Ribalta, il faut encore citer un très beau tableau représentant un couronnement *de la Vierge*, peint avec une rare finesse de touche. Malheureusement il a beaucoup souffert.

Il y a aussi deux copies de Ribalta d'après Sebastian del Piombo qui ont acquis une grande valeur, par suite du vol commis dans une église de Madrid, d'une répétition du même auteur. C'était un triptique dont on retrouve un panneau original au musée du Prado.

Ribalta peut être considéré comme le chef de l'école de Valence. Si son nom et sa renommée ne se sont pas étendus autant que ceux de plusieurs artistes dont le talent n'était pas supérieur au sien; c'est que la riche cité qu'il habitait, suffisait a ses aspirations, et que les travaux exécutés dans ses murs pouvaient soutenir une école qui d'ailleurs était peu nombreuse.

Après les Ribalta, il convient de faire mention d'Espinosa, dont le talent n'est pas moins remarquable. Le meilleur tableau de cet éminent artiste que possède Valence, est sans contredit la *Communion de la Magdeleine*. Il est signé Geronimo Jacinto de Espinosa. Fact. año de 1665. Son aspect est d'un effet magique, grâce à la manière magistrale dont il est éclairé. La lumière, toute concentrée sur l'action principale, émane d'une gloire qui s'ouvre à la partie supérieure du tableau. La Magdeleine à genoux reçoit la communion d'un prêtre vêtu d'un costume moderne. Des anges font de la musique autour. Au premier plan est un chanoine qui ne prend aucune part à l'action, mais qui aide à repousser la lumière sur le principal sujet. Tel qu'il est, ce tableau, pris dans son ensemble, est d'un grand effet; mais si l'on s'attache aux détails, on rencontre des défauts qui choquent; les lambeaux de nattes de jonc dans lesquelles s'enveloppe la Magdeleine avec les habits du prêtre et du chanoine, sont un anachronisme, et pour s'en rendre compte, il faut se reporter au temps où peignait l'auteur.

Il n'était pas rare, il était même d'usage à cette époque, lorsque l'on commandait un tableau à un artiste, d'exiger qu'il introduisit dans sa composition le portrait du Mécène, ses amis et quelque fois toute sa famille. Il existe de nombreux exemples de cette exigence qui, suivante les sujets, à été la cause des anachronismes les plus disparates. Il y a dans cette habitude quelque chose de ce bon Mr. de Carguille,

Qui, lorsqu'il va dîner en Ville,
Sous prétexte d'y porter son plat,
Y mène jusques à sa femme,
Son enfant, son chien et son chat.

Les animaux familiers ont, en effet, souvent trouvé place à côté de leur maitre dans des œuvres faites pour être offertes à des chapelles en manière d'ex-voto.

Le prêtre et le chanoine de l'œuvre qui nous occupe sont évidemment deux portraits et le dernier est sans aucun doute la reproduction des traits du donataire.

La communion de la Magdeleine d'Espinosa, offre d'autres détails pour l'observateur attentif. Le manque de caractère propre au sujet abonde dans les physionomies. Sainte Marie Magdeleine est une gardeuse de pourceaux. Ni dans ses traits, ni dans ses mains, ni dans son attitude, on ne retrouve la finesse, l'élégance et la grâce de la courtisane, de la femme coquette, entourée d'hommages, de luxe et de soins. Les mains surtout, qui conservent le plus longtemps les traces de la position sociale chez la femme, sont dans le tableau d'Espinosa les extrémités vulgaires d'une maritorne. Chaque artiste comprend à sa manière les sujets et les personnages qu'il représente. Du plus ou moins d'expression de la pensée qui l'anime, de l'élévation de cette pensée, dépend la valeur du talent. Cette distinction est la philosophie de l'art, le révélation du génie chez l'artiste, révélation à laquelle est due la classification des grands maîtres et qui a porté si haut l'école italienne, l'école philosophique entre toutes. Là est, en effet, ce qui distingue Espinosa des autres maîtres de l'école espagnole en général et des autres peintres de Valence en particulier.

La partie mécanique de l'art lui est parfaitement connue, sa touche est fine, mœlleuse et ferme, les tons de sa palette sont fins, harmonieux et pleins de vigueur. Il travaille la pâte avec une science égale à celle de Ribera, il répand partout la lumière et détache les grandes masses d'ombres en se jouant avec le clair-obscur. Ses chairs sont modelées avec soin; ses figures ont de la vie, son dessin est franc et sa composition pleine de mouvement; mais là s'arrêtent ses qualités: le style, la pureté des lignes, le grand caractère des maîtres des grandes écoles, lui manquent complètement, il reste parmi les peintres du second ordre, dans les réalistes matérialistes, qui se sont préoccupés de l'aspect sans s'élever à l'inspiration de la pensée dont la reproduction constitue seule les poètes.

Dans le tableau de la communion de la vierge, Espinosa a réussi avec bonheur un double effet dont maints tableaux de l'école flamande offrent un exemple. Tandis que le groupe principal reçoit toute la lumière factice de la gloire qui s'ouvre au-dessus, le jour naturel pénètre du côté gauche du tableau et vient dessiner les plans et les objets de la partie inférieure de la composition. Il joue entre les pagnes, les détache et jette de la transparence sur cette partie du tableau qui serait restée sombre et lourde.

H. LANDRIN

(*La suite à demain.*)

(1) Reproduction interdite.

ANNONCES

L'ESPAGNE NOUVELLE, imprimée sur quatre pages, paraît tous les jours, excepté le dimanche.

Sommaire des matières qui sont traitées simultanément ou tour à tour dans chaque numéro:

Deux bulletins politiques, l'un intérieur, l'autre extérieur.

Article de fond.

Séances du Congrès et du Sénat.

Revue de la presse espagnole et française.

Correspondances et télégrammes de Paris, Londres, New-York, Saint-Pétersbourg, Berlin, Vienne, Lisbonne, Genève, Stockholm, Rome, Constantinople, etc. etc.

Bulletin commercial, industriel et financier.

Nouvelles officielles, et nouvelles diverses puisées aux meilleures sources.

Variétés.

Revue dramatique et musicale.

Bibliographie.

Hygiène.

Modes.

Communications et annonces.

Feuilletons traduits des romans espagnols en vogue.

L'ESPAGNE NOUVELLE s'est assuré la collaboration d'écrivains de talent, dont les noms et les œuvres sont à juste titre aimés du public.

Nous citerons MM. P.-L. IMBERT, ZACHARIE ASTRUC, BARBEY D'AUREVILLY, LÉON CLADEL, ALPHONSE DAUDET, MARIO PROTH, GONZAGUE PRIVAT, ARMAND SYLVESTRE, FRANÇOIS COPPÉE, HENRI LANDRIN, etc., etc.: toute la jeunesse sérieuse et forte.

Politique, sciences, beaux-arts, littérature, hommes et choses du jour, sont appréciés et critiqués par ces vaillants champions du journalisme parisien.

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

MADRID	1 mois, 3 pesetas.
PROVINCES ET PORTUGAL:	3 mois, 12 pesetas.
	6 mois, 24 pesetas.
	1 an, 48 pesetas.
COLONIES ET AMÉRIQUE.	3 mois, 20 pesetas.
	6 mois, 40 pesetas.
	1 an, 80 pesetas.
FRANCE ET ÉTRANGER...	3 mois, 15 francs.
	6 mois, 30 francs.
	1 an, 60 francs.

Toute demande d'abonnement doit être accompagnée d'un mandat à vue sur Paris ou sur Madrid, à l'ordre de l'administrateur.

Annonces: 25 centimes de peseta ou de franc la petite ligne.

Réclames avant les annonces: 1 peseta ou 1 franc la ligne.

Réclames dans le corps du journal: 3 pesetas ou 3 francs la ligne.

Les commerçants et industriels trouveront un grand avantage pour leurs produits à faire insérer des annonces dans L'ESPAGNE NOUVELLE, à cause du tirage considérable du journal et de la spécialité de ses lecteurs.

Les annonces paraîtront dans l'édition ordinaire de Madrid, comme dans les éditions destinées aux Antilles et au Brésil, où le journal compte déjà de nombreux abonnés.

L'ESPAGNE NOUVELLE est distribuée dans Madrid de six à huit heures du soir.

On s'abonne à Madrid: aux bureaux du journal, calle de las Hileras, núm. 16.

A la librairie d'Alfonso Duran, carrera de San Gerónimo, núm. 2.

A Marseille: maison Laforge, Place de la Bourse, num. 9.

FABRIQUE DE CHAPEAUX DE F. SOLIGNAC.—Elégance, economie, perfeccion. Calle de la Montera, Pasage de Murga.

SAVONNERIE HYGIENIQUE ET SPECIALE.—Savon de Thridace inventé par Violet.—Cet article n'est vendu que chez l'inventeur ou chez les dépositaires autorisés a cet effet.—Le savon de Thridace, soumis à l'examen des chimistes et de nos plus célébres docteurs en chimie médicale, a obtenu à son inventeur les éloges les plus flatteurs: ils ont jugé que la Thidace, combinée à des prèparations dépoullées de toute causticité, devait être très-recommandable pour l'usage de la toilette; sa mousse laiteuse, qui forme une lotion nutritive, conserve à l'épiderme son velouté et sa souplesse, en augmentant sa blancheur. Je suis donc autorisé à le recommander aux dames et surtout aux Mères de famille; elles devront en faire usage pour la toilette des enfants, afin de prévenir toutes les affections de la peau, surtout à chaque changement de température. Savon au musc tonkin. Importation chinoise. Ce produit ne se trouve que chez Violet; il est généralement recherché pour l'extrême finesse de sa préparation: son odeur n'est point fatigante et n'irrite pas les nerfs des personnes, même les plus délicates.—Savon au jasmin d'Espagne. Il n'est aucune composition qui rapelle d'une manière aussi exacte, aussi pure, le parfum naturel des fleurs de jasmin d'Espagne; cette spécialité a valu à son inventeur une médaille d'honneur à l'exposition des produits de l'industrie de 1849.—Savon aux amandes de pêches. produit hygiénique. Le suc des amandes de pêches, qui est la première base de sa composition, offre plus de douceur que les amandes ordinaires. Ce nouveau produit hygiénique est surtout adoucissat et dépuratif. Sa mousse légère et abondante rend à la peau tout son éclat naturel. A l'état de crème, le savon aux amandes de pêches s'emploie pour la barbe et les bains. Sa mousse persistante et fraîche évite même l'emploi des crèmes froides, dont on se sert pour éteindre le feu du rasoir.—Savon au bouquet de l'impératrice. Parfum élégant, recherché par la noblesse et la haute fashion de tous les pays.

Savons adoucissants de violet.—Savon aux sucs de Roses.—Savon aux Amandes amères.—Savons au Musc, l'Ambre, au Patchouli, au Vètiver, au Chypre, aux Mille Fleurs, de Mauve, de Guimauve, d'Ambraoisie, au Miel et au Bouquet. Compositions lénitives pour le teint. Crème de limaçons.—Crémeme de concombres.—Lait virginal.—Lait ds roses.—Cold cream aux fraises. Cold cream aux roses. Cette Crème délicieuse, universellement répandue en Angleterre, où les femmes sont si renommées par la beauté et la trasparence de leur tein, doit sa réputation anx éléments balsamiques et onctueux qui la composent, ainsi qu'à sa constante efficacité pour adoucir la peau, la rendre plus blanche, et contribuer ainsi à la beauté, qui, toujours, sont inséparables. On la recommande contre les irritations de l'épiderme, telles que Boutons, Ephélides, Taches de Rousseur, Rougeurs de la Figure, et contre les taches Epathiques et les Efflorescences. Cette Créme convient specialement aux femmes enceintes pour prévenir le masque, auquel elles sont sujettes. On s'en sert encore pour empêcher la figure de se hâler par le froid ou la trop grande chaleur.—Poudre rafraichissante aux fleurs de riz. La Poudre de Riz, purifiée par lotions alcooliques et combinée habilement à quelques fleurs odoriférantes, forme une de ces préparations remarquables pour l'embellissement du Teint.

C'est un complément du Cold Cream; ainsi, après l'usage de cette crème, il faut avoir soin de se poudrer avec soin avec une houppe très-fine. Cette poudre s'insinue dans les pores de la peau, la rafraichit, l'adoucit, la nettoie parfaitement et lui enlève l'excès oléagineux que le Cold Cream laisse apparaître sur les peaux trop délicates. La Poudre de Riz a de plus l'avantage de communiquer au teint une légère diaphanéité de sa blancheur. Nouveaux cosmétiques.—Rouge de la Reine. Rouge de Cour. Rouge de Damas. Rouge et Blanc Plesis. Vinaigre de Rouge. Rouge surfin au Carmin de Chine. Blanc de Perles. Planc de Lys. Crèmes pour la barbe.—Aux Amandes amères. Au Suc de Roses. Savon Onctueux. Crème de Thridace. Crème d'Ambroisie. Crême de Pistachés. Crème de Cacao.

EXTRAITS D'ODEURS POUR LE MOUCHOIR.—Parfums naturelles et composés: Ambre, Ambroisie, Aubépine, Bouquet, Cassie, Cédrat, Chèvrefeuille, Chipre, Citron, Eglantine, Iris, Fleurs d'Italie, Fleurs d'Oranger, Garafoli, Jasmin, Héliotrope, Jonquille, Melilot, Lilas, Maréchale, Miel d'Ingleterre, Mignardise, Muse, Mille Fleurs, Mousseline, Oeillet, Patchouly, Pois de Senteur, Portugal, Réséda, Rose, Suave, Tubéreuse, Vanille, Verveine, Violette, Vétiver, Volcameria.—Parfums nouveaux: Bouquet de Chantilly, de Fontainebleau, Anglais, des Bois, de Caroline, des Soireés, d'Esterhazy, de la Reine, Mignon, de la Duchesse, des Champs, de l'Imperatrice, de la Cour, de Victoria.—Petites caves à odeurs, de 2, 4 et 6 flacons.

Essences florales parfums choisis. Les fleurs les plus exquises en parfum, les plantes les plus riches en arômes, les baumes les plus odoriférants, servent à la composition de essences florales. Une ou deux gouttes sur un mouchoir suffisent pour développer leurs émanations suaves. Elles sont très-recommandées à l'époque des soirés d'hiver; dans les boudoirs et les salons, la douce fraîcheur de leur senteur imprègne l'atmosphère de délicieuses exhalaisons, qui, sans fatiguer ni irriter les nerfs des personnes délicates, charment et récréent l'odorat. Ces odeurs sont: le scotia flora, le volcameria, le bouquet du West End, les fleurs de Mai, l'Ess. bouquet, la fleur de pêcher, le géranium prince Orange et la violette de Parme. Pour parfumer les appartements pastilles à brûler, eaux odorantes, pot-pourri de Berlin, sachets, sultanes pour gants et mouchoirs, Patchouly, vétiver, iris de Florence, Mus Tonquin, poudres de toutes odeurs pour parfumer les sachets.

Préparations hygiéniques pour l'entretien et la pousse des cheveux, Crème de la duchesse Blanche, à la vanille. C'est un heureux mélange de vanille décolorée, c'est une congération des huiles les plus pures. Cette préparations maintient la chevelure dans un état de santé parfaite, et lui donne du brillant et de l'éclat. Thyméliane pommade des soirées, pour faire tenir les cheveux frisés et les conserver brillants el lisses. Ce fluide, d'une très-grande pureté, nourrit les cheveux de son principe tonique, et détruit sensiblement les pellicules de la tête, qui, souvent, nuisent au développement de la chevelure.

Crème pure au beurre de cacao tonique et fortifiante. Cette crème nutritive et généreuse donne à la chevelure de la souplesse et de la force, en augmentant son volume. Les dames l'emploient avec succès pour éviter la décoloration des cheveux.—Pommade extrafine aux violetes de Nice. Cette combinaison de moelle de bœuf pure, liquéfiée, mêlée à des substances fortifiantes, est d'un heureux effet pour prévenir l'alopécie et la décoloration. Les dames devront surtout en faire un fréquent emploi à la suite de leurs couches, afin d'arrêter la chute de leurs cheveux. Huile philocome, préparée de moelle de bœuf et d'Huille de noisettes. Pommade tonique au rhum. Rehénérateur. Véritable graisse d'ours. Huille de macassar. Huille de noisettes. Extrait d'huile aux fleurs. Cire a moustaches. Bandoline. Brillantine de Cydonia. Eau athénienne pour dégraisser les cheveux et les fortifier. Mixture africaine, composition pour teindre en toutes nuances, à la minute, et sans aucun danger, les cheveux, les mostaches et les favoris.

RIVADENEYRA, EDITEUR MADERA BAJA, núm. 8, Madrid.—EL INGENIOSO HIDALGO DON QUIJOTE DE LA MANCHA.—(edicion de Argamasilla).—Cuatro tomos en 32.°.—Precio de la obra 60 rs.—Ouvres completes de Cervantes.—Doce tomos en 4.° mayor.—Sólo se han impreso 310 ejemplares, que llevan su número de órden en la anteportada.—Precio.—Del número 1 al 50, tirados en papel de hilo, 1.500 rs. el ejemplar. (Quedan muy pocos.) —Números 51 al 300, papel continuo blanco, 1.200 rs.—Números 301 á 310, papel amarillento claro, inglés. (Se han agotado. Biblioteca de Autores españoles desde la formacion del lenguaje hasta nuestros dias, 63 tomos publicados, precio de cada tomo en Madrid: 40 reales.

Obras de Cervantes, 1; Obras de D. Nicolas y D. Leandro Fernandez de Molina, 1; Novelistas anteriores a Cervantes, 2; Elegias de varones ilustres de Indias, por Juan de Castellanos, 1; Comedias escogidas de Fr. Gabriel Trelles (el Maestro Tirso de Molina), 1; Obras de V. P. M. Fr. Luis de Granada, 3; Comedias de D. Pedro Calderon de la Barca, 4; Romancero general, de D. Agustin Duran, 2; Epistolario español, 1; Obras escogidas del P. Isla, 1; Poemas épicos, 2; Obras completas de D. Manuel José Quintana, 1; Comedias de D. Juan Ruiz de Alarcon, 1; Historiadores de sucesos particulares, 2; Historiadores primitivos de Indias, 2; Romancero y cancionero sagrados, 1; Libros de Caballerias, 1; Escritores del siglo XVI, 2; Obras de D. Francisco de Quevedo Villegas, tomo primero y segundo, 2; Comedias escogidas de Frey Lope Félix de Vega Carpio, 4; Obras no dramaticas en prosa y verso, de Frey Lope Félix de Vega Carpio, 1; Obras de Saavedra Fajardo y Pedro Fernandez Navarrete, 1; Obras del P. Juan de Mariana, 2; Poetas liricos de los siglos XVI y XVII, 2; Curiosidades bibliograficas, 1; Comedias escogidas de D. Agustin Moreto y Cabaña, 1; Dramaticos contemporaneos de Lope de Vega, 2; La gran conquista de Ultramar, 1; Obras de don Gaspar Melchor de Jovellanos, 2; Dramaticos posteriores a Lope de Vega, 1; Escritores en prosa anteriores al siglo XV, 2; Escritos de Santa Teresa de Jesus, 2; Comedias escogidas de don Francisco de Rojas, 1; Obras escogidas del padre Feijoó, 1; Poetas castellanos anteriores al sigle XV, 2; Autos sacramentales, 1; Obras originales del conde de Floridablanca, 1; Obras escogidas del P. Pedro Rivadeneyra, 1; Poetas liricos del siglo XVIII, primero y segundo, 2.

GRANDE MAISON

D'EXPORTATION, DE COMMISSION,

de transit et de transport pour toutes les villes d'Espagne, d'Italie, de l'Algérie, de l'Egypte et autres du littoral de la Méditerranée: transports pour toute la France et le Nord de l'Europe:

9, Place de la Bourse, 9

MARSEILLE

Adresser lettres, communications et avis à son représentant à Marseille, M. Maison-Dieu Laforge.

Pour tout ce qui concerne l'Espagne, on peut s'adresser par lettre à l'administrateur du journal, calle de las Hileras, 16, Madrid.

Seule maison de Marseille où se trouve un entrepôt des véritables vins d'Espagne et autres produits espagnols.

Les vins de Xérès et de Malaga sont d'une classe extra-supérieure. Leur pureté et l'authenticité de leur origine sont garanties.

Expéditions pour toute la France, l'Italie et el Nord de l'Europe.

BAZAR DE LA PUERTA DEL SOL

15, PUERTA DEL SOL, 15

Acera de la calle de Alcalá

Spécialité en articles de bureaux.

Papier à lettre d'Angoulême et enveloppes.

Papier anglais, véritable *Creamlair*.

Timbres en couleurs et haut relief gravés sur cuivre ou acier, comme également tout genre de litographie.

Grand choix en articles de maroquinerie, en peau de Russie, albums, portefeuilles, portemonnaie, buvards, pupitres, nécessaires et articles de voyage.

Petits bronzes d'art, et autres objets de fantaisie.

Nous engageons nos lecteurs à visiter le magnifique établissement de meubles de luxe de

EDOUARD BAUDEVIN

68 Calle de Alcalá 68.

IMPRENTA DE L'ESPAGNE NOUVELLE
calle de las Hileras, núm. 16.